

LE TERRITOIRE EN PERSONNE(S)

OCT 2026
N° 147

GUYA MAG

EWAG.

+ le livret emploi
by bonfilon

**ARNAUD
FAUQUEMBERGUE**

*directeur de la Direction
Entreprises Orange
Antilles-Guyane*

À QUI CONFIEZ-VOUS VOS DONNÉES ?

DOSSIER | TOUS CES MÉTIERS QU'ON NE VOIT PAS

Économie sociale et solidaire, les **FEMMES** en première ligne ³⁴
Route du rhum : **KÉNI PIPEROL** sur les bancs de l'école ⁴⁸ • **PORTFOLIO** : les récits
d'autrefois en wayana ⁵¹ • Le pouvoir des rêves de **LAURENT VOULZY** ³⁸

SALON DES GRANDES MARQUES



NE **PAYEZ RIEN**
AVANT 2027*



*Voir conditions en concession

Pensez à covoiturer. #SeDéplacerMoinsPolluer



ÉDITO

Dans la vraie vie

#CorrigerLaCarte. C'est par cette campagne que l'Union africaine, emmenée par le Togo, a appelé à rétablir la taille du continent africain réduit comme peau de chagrin dans la projection du monde dite « de Mercator ». Un héritage du XVI^e siècle largement répandu, où la superficie du Groenland dépasse allègrement celle de l'Afrique – quand, dans la vraie vie, le continent noir est 14 fois plus grand que son lointain voisin de l'Atlantique Nord.

La chose est entendue, le 4 septembre, à l'ONU. Il est temps de redessiner la carte du monde, par 164 voix pour, 6 abstentions et 1 vote contre... Celui des États-Unis. Mieux, dans une carte fantasmée que le président Donald Trump publiait 3 jours plus tard sur son compte Truth Social, l'empire états-unien, loin de s'être rabougri, s'étendait du nord au sud. En une nuit, le Groenland (encore lui !) passait sous pavillon américain. Tout comme le Mexique et le chapelet d'îles de la Caraïbe – Martinique et Guadeloupe incluses –, la Guyane échappant de peu à cette néocolonisation digitale. Donald Trump rebaptisait par la même occasion le golfe du Mexique en golfe d'Amérique, mais il n'en était pas à son coup d'essai : le lac Ontario devenant le lac d'Amérique et le détroit d'Ormuz, le détroit Trump.

Dans les mots, comme sur les cartes, il y a le texte et le sous-texte, autant de liens invisibles qui dessinent les rapports de force et les imaginaires jusqu'à, parfois, s'installer durablement dans les perceptions que nous avons du monde. « Mais corriger une représentation qui le déforme, c'est déjà faire œuvre de vérité », reconnaît Jean-Noël Barrot, ministre de l'Europe et des Affaires étrangères.

Dans nos éditions d'octobre, nous avons voulu nous raccrocher au tangible en partageant le quotidien d'associations discrètes et engagées auprès de populations vulnérables ; à la mémoire à travers le souvenir ému d'un album photos d'Amazonie ; à l'intelligence des habitats traditionnels ; à l'histoire en interrogeant la place si singulière des Antilles dans le récit national et à la transmission en suivant le skipper Keni Piperol dans une école primaire. Tout ce qui fait la vraie vie.

Mathieu Rached et Floriane Jean-Gilles
Rédacteurs en chef
Guadeloupe Martinique Guyane





Les magazines

KaruMag, GuyaMag, MadInMag et SoualiMag

sont édités par le groupe EWAG.

Directeur de publication
Laurent Nesty

Directrices de la Diffusion
Audrey Barty (0696 28 84 79)
Anouck Talban

Directrice de la stratégie commerciale
Aurélie Bancet (0690 37 54 82)

Directeur du développement
Luciano Sainte-Rose (0696 07 62 64)

Directeur Guyane
Mathieu Delmer (0694 26 55 61)

RÉDACTION

Rédacteurs en chef
Mathieu Rachet
Floriane Jean-Gilles (0696 36 91 56)

Coordination
Amandine Sauvage (0690 68 34 49)

Rédacteurs
Sarah Balay - Adeline Louault - Caroline
Bablin - Axelle Dorville

Secrétaire de rédaction
Chantal Bigay

Photographes
Jean-Albert Coopmann - Lou Denim
Christophe Fidole

Photo de couverture
Lou Denim

Pour nous écrire :
premiermag@ewag.fr

Consultez tous nos
magazines sur
www.ewag.fr



Suivez-nous sur les réseaux



Ce magazine est imprimé aux Antilles-Guyane, imprimeur certifié PEFC, sur papier issu de forêts gérées durablement. Ouvrage imprimé à 100% avec des encres respectueuses de l'environnement et conforme à la norme imprim'vert.



LES KALINAGOS SONT
TOUJOURS VIVANTS



1 209,9 k vues
110,8 k interactions

DE LA MARTINIQUE
À SAINT-CYR :
QUI EST FÉLIX ?



135,4 k vues
4,7 k interactions

MICHEL ABILO : LE
MONDE ENTIER UTILISE
NOS RYTHMES CRÉOLES



122,6 k vues
3,9 k interactions

OMODA | JAECCO

BIENTÔT EN GUYANE

CHEZ



SOMASCO

Pensez à covoiturer #SeDéplacerMoinsPolluer

SOMMAIRE

LES VOIX DU TERRITOIRE

10 ORANGE

Connecter et protéger les entreprises

14 OIDEANOS

« L'IA et la cybersécurité, ce n'est plus optionnel »

18 GPAR

Un métier invisible, une reconnaissance mondiale

ET SI...

24 DOSSIER

Les invisibles, tous ces métiers qu'on ne voit pas

34 ESSENTIELLES

Lever mes freins à l'emploi des femmes



LES YEUX DU MÉDIA

38 Grand entretien LAURENT VOULZY

42 VOITURE = TRAVAIL ? Réponse avec bonfilon

43 Les ANTILLES, une histoire singulière dans l'histoire de France ?

44 Reportage BALNÉO POUR CHEVAUX :

Immersion dans un centre unique

46 Brèves

48 Reportage À l'école avec KÉNI PIPEROL

51 PORTFOLIO Upak eltoponpè

56 SÉLECTION CULTURE



DANS VOTRE PROCHAIN NUMÉRO



Dossier spécial :
la santé au masculin



Le médecin de famille
au cœur de la prévention



Ces plantes vraiment
aphrodisiaques



En finir avec les épidémies
de bronchiolites

PARUTION : NOVEMBRE 2026

RETROUVEZ-NOUS SUR





EW'AG[®]

Recevez nos derniers reportages
et ne manquez aucune sortie de magazine,
directement sur WhatsApp.



EWAG
Le dernier KaruMag est sorti 🇫🇷

il y a 3min



LES VOIX DU TERRITOIRE

Gabriel Serville
Ariane Fleurival
Frédéric Simonard
Odile Licide
Karine Cresson-Ibris
Alain Franck Valero
Xavier Malleret
Sébastien Mayenobe
Éric Prévot
Aurélié Michaut
Arnaud Fauquemberg
Gabriel Serville
Ariane Fleurival
Frédéric Simonard
Odile Licide
Karine Cresson-Ibris
Alain Franck Valero
Xavier Malleret

Sébastien Mayenobe
Éric Prévot
Aurélié Michaut
Arnaud Fauquemberg
Gabriel Serville
Ariane Fleurival
Frédéric Simonard
Odile Licide
Karine Cresson-Ibris
Alain Franck Valero
Xavier Malleret
Sébastien Mayenobe
Éric Prévot
Aurélié Michaut

CONNECTER ET PROTÉGER LES ENTREPRISES

De retour dans la région, Arnaud Fauquembergue a pris les rênes de la Direction Entreprises d'**Orange Antilles Guyane** depuis avril 2026. Ses priorités : l'intelligence artificielle, la cybersécurité, la résilience des connexions et des partenariats locaux pour accompagner le développement des entreprises.

Texte Sarah Balay - Photos Lou Denim

Vous venez de prendre la tête de la direction Entreprises d'Orange Antilles-Guyane. Quel regard portez-vous sur ces territoires ?

J'avais déjà travaillé dans la région de 2015 à 2018 en tant que directeur de l'avant-vente. En revenant, j'ai pu constater l'évolution de ces territoires. J'ai toujours porté un regard très positif sur les Antilles et la Guyane : je trouve qu'il y a un vrai potentiel de développement.

Depuis mon arrivée, j'ai rencontré une quarantaine d'entreprises en Guadeloupe, en Martinique et en Guyane. Ce n'est sûrement pas suffisant pour avoir une vision complète, mais je perçois une réelle volonté de se développer et de gagner en compétitivité. Basé en Guadeloupe, je me déplace régulièrement auprès de mes équipes : il est essentiel pour moi de m'imprégner du terrain et de comprendre les réalités locales de chaque territoire avant de pouvoir agir.

Quels sont, selon vous, les principaux défis auxquels les entreprises antillo-guyanaïses doivent faire face aujourd'hui en matière de numérique ?

Pour gagner en compétitivité, les entreprises ont d'abord besoin d'une connectivité robuste, notamment face aux contraintes de nos territoires et au passage du cuivre à la fibre. L'essor de l'intelligence artificielle pose aussi la question des données confiées aux outils

publics. J'ai rencontré une petite agence immobilière qui y transmettait sa comptabilité : elle avait protégé ses systèmes contre les intrusions, mais envoyait elle-même ses données à l'extérieur. Comme pour la cybersécurité, les petites structures sont concernées ; être sur une île à 8 000 km de Paris ne protège pas. Ces précautions concernent tous les professionnels que nous accompagnons, du petit artisan aux grands groupes. C'est aussi un enjeu de souveraineté numérique : ils doivent savoir où vont leurs données et disposer de solutions concrètes pour les protéger.

Comment répondre aux contraintes particulières des territoires ultramarins, notamment en matière d'insularité, d'éloignement et d'aléas climatiques ?

Nous proposons de plus en plus des réseaux hybrides. Si un câble est coupé, le réseau mobile ou le satellite peuvent prendre le relais. Ce dernier est particulièrement utile dans des zones isolées de Guyane où le mobile ne passe pas. Je demande à mes commerciaux de proposer cette continuité aux entreprises, parce qu'un professionnel qui perd son téléphone ou son accès internet ne peut plus travailler. Après les cyclones Irma et Maria, nous avons aussi développé la *Safety case*, une valise équipée, entre autres, d'un téléphone satellite et du wi-fi, pour permettre de rester connecté en cas de crise.



« NOUS FAISONS DU COMMERCE, MAIS NOUS AVONS AUSSI LA RESPONSABILITÉ D'EXPLIQUER LES ÉVOLUTIONS DU NUMÉRIQUE ET DE FAIRE DE LA PÉDAGOGIE »

Arnaud Fauquembergue, directeur de la direction Entreprises Orange Antilles-Guyane

La Guyane présente des problématiques différentes de celles des Antilles. Comment adapter votre stratégie à cette diversité géographique et démographique ?

En Guyane, l'étendue du territoire nous oblige à adapter les solutions aux zones encore mal couvertes. Je travaille pour cela avec la direction technique qui construit et entretient le réseau. La couverture progresse avec le développement de la fibre. C'est d'autant plus important que je constate un fort dynamisme chez les très petites entreprises et les professionnels, notamment à Saint-Laurent-du-Maroni : il y a beaucoup de créations, de développement. J'ai envie qu'Orange accompagne ces structures dans leurs projets.

Quel rôle Orange peut jouer dans la transformation numérique et le développement économique des entreprises ?

Accompagner leur transformation numérique, c'est leur proposer des solutions adaptées à leurs usages, mais aussi les aider à les sécuriser. Un professionnel utilise autant son téléphone mobile que sa connexion internet pour travailler. Nous avons déjà une offre de cybersécurité pour les TPE et les PME sur le réseau informatique ; une autre arrive début octobre pour protéger les mobiles. Il faut aussi prendre le temps d'en parler avec les entreprises. J'entends encore souvent : « Ce n'est pas pour moi » ou « Je n'ai pas le temps ». Pourtant, un court échange avec un spécialiste d'Orange Cyberdéfense permet de faire un premier point. Je veille enfin à ce que les offres lancées dans l'Hexagone puissent être rapidement adaptées et déployées ici.

La réduction de la fracture numérique fait partie des engagements du groupe. Comment la direction Entreprises peut-elle accompagner les collectivités et les acteurs publics engagés dans ce domaine ?

Pour réduire cette fracture, il faut d'abord donner aux professionnels les moyens d'appréhender ces sujets. Orange propose des formations en ligne sur nos territoires, des ateliers d'initiation à la cybersécurité et aux données. Le groupe noue aussi des partenariats locaux : trois délégués régionaux échangent avec les collectivités, les communes, les associations et les services de l'État sur les besoins des petites entreprises et des particuliers. Là, je parle au nom du groupe, au-delà de mon agence : nous faisons du commerce, mais nous endossons aussi la responsabilité d'expliquer les évolutions du numérique et de faire de la pédagogie.

UN PARCOURS CONSTRUIT CHEZ ORANGE

Directeur de la direction Entreprises d'Orange aux Antilles-Guyane depuis avril 2026, Arnaud Fauquembergue pilote une équipe d'une centaine de personnes au service des clients professionnels, de la plus petite activité, aux grands comptes. Son champ d'action couvre la Guadeloupe, les Îles du Nord, la Martinique et la Guyane. Entré chez Orange il y a 24 ans, il a consacré toute sa carrière à cette clientèle, notamment dans les secteurs des collectivités locales et de la santé. Les Antilles-Guyane ne lui sont pas inconnues : de 2015 à 2018, il a dirigé une équipe chargée de concevoir des solutions de télécommunications pour les professionnels. Il a ensuite exercé des fonctions de direction en Normandie, puis à Paris avant de revenir en Guadeloupe où il est basé aujourd'hui.

« C'EST AUSSI UN ENJEU
DE SOUVERAINETÉ
NUMÉRIQUE : LES
ENTREPRISES DOIVENT
SAVOIR OÙ VONT
LEURS DONNÉES ET
DISPOSER DE SOLUTIONS
CONCRÈTES POUR LES
PROTÉGER »

Arnaud Fauquembergue, directeur de la direction
Entreprises Orange Antilles-Guyane

Patron



pas solo

Des projets ? Des questions ?
Vous savez maintenant
à qui parler. Profitez de conseils
d'experts offerts avec
le Programme Entreprendre
d'Orange Pro.*

*Offre soumise à conditions valable aux Antilles-Guyane et réservée aux créateurs d'entreprise. Plus d'informations au 3901, en boutique Orange ou sur pro.orangecaraibe.com.
10/26 Orange SA au capital de 10 640 226 396 € - 111, Quai du Président Roosevelt - 92130 Issy-les-Moulineaux - R.C.S Nanterre 380 129 86.



Pro

Formation

« L'IA ET LA CYBERSÉCURITÉ, CE N'EST PLUS OPTIONNEL »

L'organisme de formation Oidaneos propose des formations et certifications spécialisées en IA et cybersécurité. « De nouvelles compétences dont les entreprises ne peuvent plus se passer », note son président fondateur, Alain Franck Valero.

Texte Caroline Bablin - Photo Lou Denim

Alain Franck Valero, président-fondateur de Oidaneos

Les certifications proposées

Intelligence artificielle (IA)

- Concevoir et implémenter une solution d'IA pour les professionnels IT
- Concevoir et implémenter une solution d'IA pour les professionnels Data
- Concevoir et implémenter une solution d'IA pour les Data scientists

Cybersécurité

- Piloter et animer la sécurité informatique
- Détecter et traiter des incidents de sécurité informatique

En grec, « Oidaneos » signifie « le savoir du futur ». Aux Antilles-Guyane, Oidaneos est un organisme de formation dédié à l'IA et la cybersécurité, deux domaines où l'innovation est permanente et qui ne sont plus l'apanage des informaticiens. « C'est devenu un sujet de dirigeant », note Alain-Franck Valero, président fondateur d'Oidaneos. L'IA a bouleversé les codes. Les business sont tous en train de changer et tout le monde est impacté. Paradoxalement, les premiers touchés ont été les développeurs, avec l'émergence du « no-code ». Désormais, on peut mettre des outils en place et améliorer ses process sans être forcément un spécialiste IT*.

« Notre certification permet de concevoir et implémenter une solution IA. On commence par tout ce qui est base de données et au fur et à mesure, on accompagne chaque apprenant dans la mise en place d'une solution qui correspond à son

business et qu'il pourra présenter au jury. » Oidaneos propose trois niveaux de certification, le plus relevé étant destiné aux Data scientists.

Apprendre à détecter et traiter une intrusion

Concernant la cybersécurité, deux formations sont proposées : « Piloter et animer la sécurité informatique » (certification PASI), pour un public de managers, dirigeants, ou toute personne qui souhaite avoir une vision globale de la cybersécurité, et le parcours « Détecter et traiter les incidents de sécurité informatique » pour apprendre à repérer, traiter une intrusion, et gérer la crise. « Là on est vraiment dans l'opérationnel, précise Alain-Franck Valero. Aux Antilles-Guyane, quelques structures informatiques commencent à faire de la détection d'intrusion, mais c'est encore peu répandu. Il existe pourtant un vrai besoin et il y a même des agents IA pour le faire. De la même façon qu'ils peuvent vous pirater, ils peuvent aussi vous protéger. »

On l'a vu encore récemment avec le piratage du système d'information de la Direction générale des finances publiques, « la cybersécurité, ce n'est plus optionnel ».

Se former sans dépenser 1€

Les prochaines sessions de formation débuteront en décembre et les personnes intéressées peuvent se rapprocher d'Oidaneos ou de l'OPCO Atlas. « Beaucoup de sociétés ne le savent pas, mais toutes celles qui cotisent auprès de l'OPCO Atlas, notamment celles relevant de la convention collective Syntec, peuvent accéder à nos formations sans que ça leur coûte un euro », souligne Alain-Franck Valero.

En Guyane, environ 1 500 entre-

prises sont affiliées à l'OPCO Atlas et peuvent donc prétendre à ces formations. Une opportunité pour ce territoire déjà très orienté vers l'innovation et l'entrepreneuriat. « Les Guyanais sont très réceptifs à toutes ces nouvelles technologies, souligne ce dernier. Il y a la Station K, rattachée au Centre spatial guyanais, le Space Lab et l'association Guyane Connect, dont nous sommes membres. L'écosystème guyanais est vraiment très dynamique et ne demande qu'à se développer. »

*IT : Information Technology, ou technologies de l'information

COMMENT ÇA SE PASSE ?

Les formations se déroulent 100 % en ligne et durent entre 150 et 200 heures — selon la certification visée — étalées sur trois mois. Une partie du programme est accessible en mode asynchrone et une autre partie consiste en des webinaires live — deux à trois heures chaque semaine — avec le groupe. À noter que le contenu est ensuite accessible sur la plateforme e-learning, grâce à un outil « Live-to-Asset » conçu par Oidaneos et qui transforme le live en contenu pédagogique. Enfin, chaque apprenant bénéficie d'un accompagnement individuel avec le formateur.



Hommage au président Gabriel Serville

C'est avec une profonde tristesse et une vive émotion que j'ai appris la disparition brutale de Monsieur Gabriel Serville, président de la Collectivité territoriale de Guyane.

Au nom des membres du Conseil économique, social, environnemental, de la culture et de l'éducation de Guyane, de l'ensemble de ses collaborateurs et en mon nom personnel, j'adresse à son épouse, à ses enfants, à sa famille et à ses proches nos condoléances les plus sincères et l'expression de notre profonde compassion. Nos pensées accompagnent également les élus et les agents de la Collectivité territoriale de Guyane dans cette douloureuse épreuve.

Un homme d'engagement et de transmission

De l'enseignant au parlementaire, du maire au président de la Collectivité territoriale de Guyane, Gabriel Serville aura consacré une large part de sa vie à transmettre, à servir et à défendre la Guyane. Son parcours témoigne d'un engagement constant pour notre territoire, sa jeunesse et ses habitants, ainsi que d'une volonté affirmée de faire entendre les singularités de la Guyane et sa capacité à construire son avenir.

Un interlocuteur attentif de la société civile organisée

Pour notre Conseil, cette disparition revêt une dimension particulière : de la qualité de nos échanges, de sa présence, de son écoute et de l'attention qu'il accordait aux travaux de notre assemblée et à l'expression de la société civile organisée. Ce lien avec notre Institution était ancien : alors député,



Gabriel Serville, président de la CTG, aux côtés de Ariane Fleurival, présidente du CESECEG à l'occasion des vœux du CESECE Guyane, en février 2026

Gabriel Serville avait notamment interpellé le Gouvernement sur la nécessaire installation du CESECE Guyane.

« Le courage et la santé »

En février dernier, à l'occasion des vœux du CESECE Guyane, Gabriel Serville s'adressait encore à notre assemblée. Évoquant les épreuves de la vie, il rappelait cette capacité à trouver en soi le courage nécessaire pour s'engager et « déplacer des montagnes ». Il nous souhaitait alors de pouvoir réunir « le courage et la santé » pour continuer à avancer et à agir collectivement.

Aujourd'hui, ces paroles prennent une résonance particulière et resteront dans la mémoire de notre assemblée comme un message de force et d'engagement.

Nous tenons à saluer la qualité des échanges que nous avons pu mener ensemble, et surtout l'écoute attentive qu'il réservait à nos travaux et aux forces vives qui composent notre assemblée.

Une Guyane en deuil

Derrière le président de la Collectivité territoriale, l'élu et l'homme public, c'est aussi un époux, un

père, un proche et un ami qui disparaît. Le conseil prend pleinement la mesure de ce décès brutal. Aussi et dans le respect de la douleur de sa famille et du temps du recueillement, notre assemblée saura rendre hommage à son parcours, à son action ainsi qu'à sa mémoire.

À la Guyane, aujourd'hui en deuil, nous adressons un message d'unité, de dignité et de courage.

Ariane Fleurival, présidente du Conseil économique, social, environnemental, de la culture et de l'éducation de Guyane

Avitaillement

UN MÉTIER INVISIBLE, UNE RECONNAISSANCE MONDIALE

À l'aéroport Félix-Éboué, on vient d'applaudir un camion. Le GPAR, qui ravitaille les avions au départ de Cayenne, a reçu le JIG Global Recognition Award 2026, une première aux Antilles-Guyane. Il accueille aussi un avitailleur hybride dont il n'existe que deux exemplaires au monde : l'un en Martinique, l'autre désormais en Guyane.

Texte et photo Karolayne Videira Hubert



L'équipe de GPAR réunie pour célébrer le JIG Global Recognition Award 2026

Matoury, 17 septembre, 10 heures du matin. Sur le site du dépôt, pas un avion en vue. Seulement des ballons jaunes et verts, noués autour d'un camion flambant neuf. L'équipe est là, les partenaires aussi. On se croirait à un baptême. C'en est un. Avouons-le : dans un aéroport, on pense hublots, valises, décollages. Personne ne pense au carburant. Tout commence pourtant par lui. Derrière chaque

départ, il y a le GPAR, pour Groupement pétrolier avitaillement Rochambeau, l'ancien nom de l'aéroport resté accroché au sigle comme un souvenir de famille. Ce groupement d'intérêt économique (GIE) réunit TotalEnergies et Rubis et compte seize salariés. Leur mission tient en une phrase : mettre du carburant dans les avions, en toute sécurité. « Notre activité, c'est aussi contribuer à sécuriser le vol »,

résume Frédéric Simonard, chef de dépôt depuis 2020.

Un camion hybride, du coup ?

Oui, et c'est toute l'affaire. Le concept a fait ses preuves à Aimé-Césaire, en Martinique, avant de traverser vers Matoury. « Aujourd'hui, dans le monde, il n'y a que ces deux exemplaires », glisse Frédéric Simonard, avec la fierté tranquille d'un collectionneur. Le nouveau venu rejoint

une flotte de cinq véhicules, dont un camion-citerne de 18 000 litres et deux oléoseyeurs. Frédéric Simonard m'a sorti des mots un peu trop techniques, je vous fais la traduction : sur une piste, deux engins se partagent d'habitude le travail. Il y a d'abord l'avitailleur, un camion-citerne qui livre le carburant qu'il transporte. Il y a ensuite l'oléoseyeur, qui puise directement dans le réseau enterré sous le tarmac pour remplir les gros-porteurs transatlantiques. Le nouveau venu fait les deux. Des automates font basculer ses vannes d'un mode à l'autre, et il sait même remplir sa propre citerne. « Une fois qu'il entre sur la piste, il peut faire tout type d'avions et y passer sa journée », confirme le chef de dépôt. Un seul opérateur à bord, et des systèmes interlock empêchent tout démarrage si un équipement n'est pas raccroché. En clair : un camion qui ne quitte plus la piste, et qui ne transige jamais avec la sécurité.

Une distinction, comme au Guide Michelin

Ce matin-là, le camion n'est pas seul à se faire applaudir. Au mur, une plaque est dévoilée. Si le camion est né en Martinique, la distinction, elle, est bien guyanaise : c'est le dépôt de Matoury que le Joint Inspection Group (JIG), l'organisme qui fixe les standards mondiaux de l'avitaillement, distingue. Pour cela, le GPAR a enchaîné trois inspections annuelles avec la meilleure notation. La distinction salue son engagement pour « la qualité, la sécurité et la performance opérationnelle ». « Comme pour le guide Michelin, chaque site récompensé reçoit une plaque », sourit Frédéric Simonard. Pour Odile Licide, administratrice du groupement, ce prix « vient traduire l'engagement des équipes ». Il tombe à point nommé pour l'aéroport, repris par un nouveau gestionnaire



Avitailleur hybride

et en quête de nouvelles compagnies. « Quand une compagnie vient sur une destination, elle veut savoir si le carburant sera de très bonne qualité », rappelle le chef de dépôt.

Une politique de formation au service de la performance

Cette excellence repose d'abord sur la formation et sur l'engagement des membres du GIE à faire vivre et transmettre les savoir-faire du métier. Au GPAR, cet engagement se traduit par la mise en place de formateurs internes FMA (Formation au métier de l'avitaillement), présents dans chacun des trois dépôts de Martinique, de Guyane et de Guadeloupe. Ces formateurs contribuent au maintien en compétence des opérateurs, avec l'appui technique de TotalEnergies et Rubis. Chaque année, les besoins sont recensés pour accompagner la montée en compétence des salariés, soft skills compris. Pour les formations externes, le groupement s'appuie également sur l'AKTO* Guyane, qui en finance une partie. « On a la chance de bénéficier des fonds de l'AKTO », se félicite Odile Licide, qui salue aussi des actionnaires « qui nous font confiance et qui nous permettent de continuer à nous moderniser ». Le

camion fait deux métiers à la fois. Les équipes, elles, apprennent toute l'année.

* AKTO est un opérateur de compétences (OPCO). Agréés par l'État depuis la réforme de la formation professionnelle de 2018, ces organismes aident les entreprises à financer la formation de leurs salariés et l'apprentissage.

Un métier discret, des exigences bien réelles

Recruter dans l'avitaillement n'a rien d'évident. Le métier reste invisible pour le grand public et l'erreur n'y a pas sa place. « Le choix se base sur un CV technique, mais au-delà, ce sont les qualités humaines : répéter les gestes de sécurité sans jamais les contourner », détaille Frédéric Simonard. D'où l'importance de former les équipes en interne, en continu, pour suivre la montée en cadence de l'aéroport. Pour les jeunes Guyanais, cette filière discrète pourrait bien devenir une vocation.



Groupement Pétrolier Avitaillement Rochambeau (GPAR)
AER Félix Éboué
97351 Matoury

Les métiers sociaux ici et maintenant !

Finis l'IRDTS, bienvenue l'IRTS Plateau des Guyanes !
Plus qu'un changement de nom, c'est la montée de sève produite par le changement de gouvernance, le remaniement de l'équipe pédagogique et la nouvelle dynamique de cet établissement important pour la formation des travailleurs sociaux en Guyane que nous avons souhaité célébrer. Porté par une ambition à la fois rafraîchissante et efficiente, nous pouvons dire que l'avenir du travail social se joue avec l'IRTS Plateau des Guyanes désormais Ici et maintenant.

Une crise majeure de la gouvernance donc interne à l'établissement, a mis gravement en péril l'école et l'avenir de la filière de formation de travailleurs sociaux en Guyane. L'IRDTS a failli disparaître en 2024. Confrontée à cette crise et à la détresse de nombreux apprenants, la Collectivité territoriale, financeur principal de l'école, a choisi de tout faire pour apaiser la situation, sauver la structure et l'avenir de la filière en changeant de prestataire gestionnaire de l'établissement. En cela, nous avons bénéficié de l'appui du président de la Collectivité Gabriel Serville (décédé le 30 septembre à l'âge de 67 ans) et de notre collègue élue déléguée à la santé, Madame Patricia Saïd.

Après deux ans de processus de médiation, de transfert de gestion et de reconfiguration, l'IRDTS désormais renommé IRTS Plateau des Guyanes, affiche une santé et une dynamique excellente mais surtout, des élèves confiants dans leur avenir, impliqués dans leurs parcours et un foisonnement de projets à



Karine Cresson-Ibris, vice-présidente déléguée à l'emploi, l'insertion et la formation professionnelle

la hauteur des ambitions et des attendus de la CTG. Parmi lesquels :

- La restructuration de son modèle et mutation profonde de l'accompagnement des apprenants au profit d'une approche holistique allant de l'amélioration des conditions d'accueil à l'accompagnement post-formation ;
- Le développement de son CFA (augmentation du nombre de places) donc de l'apprentissage qui fait partie des orientations de la CTG pour la politique de formation professionnelle ;
- Développement des partenariats en matière de formation continue et de terrains de stages ;
- Territorialisation de la formation dans des communes éloignées et développement de la formation en distanciel ;
- Elargissement du catalogue de formations jusqu'à l'encadrement (CAFERUIS) ;
- Exploration de partenariats en coopération régionale ;
- Développement et structuration du pôle recherche, innovation et développement.

Avec l'ancienne équipe pédagogique, nous avons déjà identifié deux freins à l'accès aux formations de travailleurs sociaux : le niveau insuffisant et les

moyens financiers insuffisants de beaucoup de jeunes guyanais pour payer les différents frais de concours et d'inscription. Cette filière professionnelle en forte tension nécessite des réponses fortes pour stimuler l'orientation vers les métiers du social toute en délivrant des formations qualitatives.

Aussi, nous avons fait le choix, côté CTG, de sanctuariser durant trois années une gratuité d'accès à l'IRTS Plateau des Guyanes grâce à une prise en charge exceptionnelle de la CTG des frais d'accès. Objectif, faciliter et augmenter le nombre d'apprenants dans cette filière.

Parallèlement, l'IRTS Plateau des Guyanes a engagé une réflexion approfondie autour de plusieurs enjeux structurants : le renforcement de l'accompagnement à la construction de la posture professionnelle,

l'intégration des enjeux interculturels dans les parcours de formation, ainsi que le développement de modalités d'accompagnement adaptées aux réalités des communes les plus éloignées et difficilement accessibles.

Si la confiance est revenue et la bienveillance de mise, le succès de la transformation de l'IRDTS qui constitue le pivot de sa stratégie de modernisation pour surmonter ses difficultés passées (modernisation, développement, ouverture internationale, sécurisation des parcours des apprenants), reste à consolider, confirmer et pérenniser. La CTG, premier partenaire de l'IRTS Plateau des Guyanes demeure attentive et facilitatrice toujours dans l'optique de répondre dans les meilleures conditions aux besoins du territoire guyanais.



Des élèves de l'IRTS Plateau des Guyanes

LANMÉ

SAISON 2

La Route du Rhum
est le rendez-vous.
La Guadeloupe et la mer
sont l'histoire.

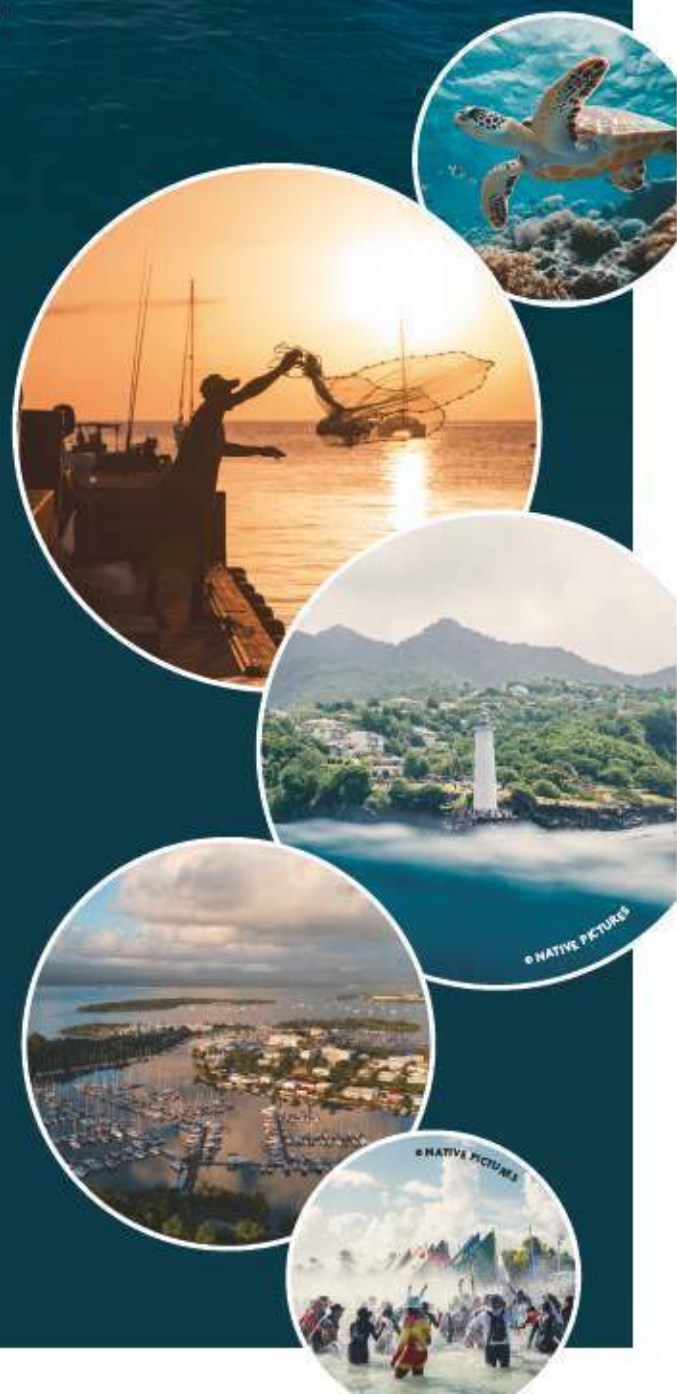
En novembre 2026,
la Route du Rhum
Destination Guadeloupe
remettra la Guadeloupe au cœur
de l'Atlantique.

À cette occasion, EWAG prépare
LANMÉ - Saison 2, un hors-série
exceptionnel consacré à la mer et à toutes
celles et ceux qui font vivre ce lien si
particulier entre la Guadeloupe et son
environnement maritime.

Un hors-série pour raconter
la Route du Rhum, bien sûr.
Mais surtout pour raconter tout ce qu'il
y a autour, derrière... et après la course.

Prenez part au récit.

By
EWAG



ET SI...
*on valorisait enfin les
métiers invisibles ?*

Ils sont le ciment de nos entreprises et le
cœur battant de la solidarité. Et pourtant,
on ne les voit jamais. Loin du devant de
la scène, rencontre avec celles et ceux qui
accomplissent chaque jour des missions
vitales pour le collectif.

LES INVISIBLES

TOUS CES MÉTIERS QU'ON NE VOIT PAS

ILS NE FONT PAS LA UNE DES JOURNAUX, TRAVAILLENT SOUVENT DANS L'OMBRE ET POURTANT ILS PORTENT À BOUT DE BRAS LA SOLIDARITÉ DE NOS SOCIÉTÉS. NOUS AVONS PASSÉ QUELQUES HEURES À LEURS CÔTÉS : BÉNÉVOLES, SALARIÉS OU SIMPLES CITOYENS SYMPATHISANTS DES CENTAINES D'ASSOCIATIONS QUI ŒUVRENT AU QUOTIDIEN.





Prisca Melyon-Reinette, éducatrice spécialisée



Maëlys Actry, intervenante psychosociale, ingénieure sociale en formation et coordinatrice de la plateforme



LES VOIX QUI ACCOMPAGNENT

AU SEIN DE L'ASSOCIATION AMALGAME HUMANIS, LA PLATEFORME VOI(E) X - ARC-EN-CIEL SOUTIENT DES PERSONNES LGBT + CONFRONTÉES À DES SITUATIONS DE RUPTURE, DE DISCRIMINATION OU DE MAL-ÊTRE. PENDANT UNE MATINÉE, NOUS AVONS SUIVI DEUX MEMBRES DE L'ÉQUIPE : ENTRE ACCOMPAGNEMENT ÉDUCATIF, COACHING EN IMAGE ET SOUTIEN PSYCHOLOGIQUE.

Texte Sarah Balay - Photo Lou Denim

Le rendez-vous est donné dans les allées d'un magasin de prêt-à-porter de Baie-Mahault. Ce matin de juillet, je retrouve Prisca Melyon-Reinette, éducatrice spécialisée libérale, membre de l'équipe d'écoute et d'accompagnement de la plateforme Voi(e)x - arc-en-ciel, l'un des pôles de l'association Amalgame Humanis. Le défi du jour : aider Mæve*, femme transgenre de

bientôt 17 ans, à renouveler sa garde-robe en vue de son futur emploi dans une boutique de vêtements et de bijoux. « Il faut qu'elle puisse s'habiller de manière professionnelle tout en respectant son style et sa morphologie », m'explique Prisca, qui endosse, le temps d'une matinée, le rôle de conseillère en image.

À voir Mæve se tortiller les doigts et à balayer la galerie marchande du regard, son anxiété saute aux yeux. Je comprends rapidement que cette séance shopping dépasse largement le choix de quelques vêtements. Pendant près de trois heures, il faudra rassurer, encourager, patienter... Et célébrer chaque petite victoire. « Mæve se sent femme depuis toujours, explique Maëlys Actry, intervenante psychosociale, ingénieure sociale en formation et coordinatrice de la plateforme. Elle veut se féminiser à tout prix, utilise beaucoup de maquillage, mais elle doit d'abord apprendre à se trouver elle-même. »

Suite à des difficultés familiales et scolaires, Mæve a souffert de dépression. Placée à l'aide sociale à l'enfance (ASE), elle suit aujourd'hui un parcours d'accompagnement avec la plateforme. Elle vit en autonomie dans un appartement situé non loin des locaux de l'association. « Le placement en foyer collectif est compliqué pour des jeunes transgenres, précise Prisca. Ils ne peuvent intégrer ni un foyer de filles, ni un foyer de garçons. » Dans le cadre de son parcours, Mæve participe à plusieurs ateliers : estime de soi, compréhension de son environnement, travail sur l'anxiété, suivi psychologique, coaching en image, sophrologie et parcours pédagogique. Le choix d'une formation en alternance comme chargée d'accueil et de gestion administrative, dès la rentrée, s'est révélé plus adapté à sa situation qu'un retour au lycée.

Difficulté relationnelle

« Mæve a un problème avec son image. Elle s'imaginerait que tout le monde la regarde. Nous travaillons beaucoup sur son interprétation des situations. Elle a tendance à se dire qu'on la rejette parce qu'elle est comme ci ou comme ça », regrette Prisca. Ce futur emploi représente malgré tout un véritable challenge pour la jeune femme encore peu sûre d'elle. « Je lui fais confiance. Elle n'a pas de difficulté à aller vers les autres, souligne Maëlys. Selon moi, nous sommes tous socialement talentueux. » Les cintres défilent au fil des rayons, jusqu'à trouver les tenues qui permettront à Mæve d'aborder sereinement ses débuts dans la vie active. Le panier se remplit peu à peu de jupes, de robes et de chemisiers, pour la plupart noirs. Le passage à la cabine d'essayage est un moment délicat pour la jeune femme qui souffre de nombreux complexes. De longues minutes s'écoulent avant que Mæve ne sorte enfin. Vêtue d'un t-shirt AC/DC et d'une jolie jupe courte, son sourire radieux fait plaisir à voir. La présence de Sydrey*, bénévole de son âge, n'est sans doute pas étrangère à cette évolution. Prise en charge à l'âge de 13 ans par la plateforme, elle est aujourd'hui référente pour le pôle des moins de 25 ans. Victime de harcèlement au collège, elle a bénéficié d'un suivi psychologique et éducatif avant d'être accueillie chez Prisca. « Aujourd'hui je vais beaucoup mieux et je suis

sur leur portable. Au cours de la matinée, Nathan, 20 ans, contacte Maëlys pour une difficulté relationnelle. Homosexuel, Nathan s'est rapproché, de manière platonique, d'un homme plus âgé que lui depuis quelques semaines. Gêné par la différence d'âge et par le regard des autres, il a décidé de couper les ponts brutalement, sans explication. « Quand on ne veut plus côtoyer quelqu'un, il faut le lui dire, lui explique l'écouter. Si tu ne veux plus qu'il soit ton ami, tu dois aussi le lui dire. C'est important de communiquer. Les gens ne sont pas dans ta tête. Tu n'es pas le centre du monde. » Suivi par la plateforme depuis le mois d'octobre, il sollicite régulièrement les équipes pour un soutien psychologique. Comme Mæve, il vit dans un appartement situé à proximité de l'association. Handicapé à 80 % à la suite d'un accident survenu à l'âge de neuf ans, il a été placé très jeune. Aujourd'hui, il vit en semi-autonomie et bénéficie d'un accompagnement quotidien. Selon Maëlys, « il présente les capacités intellectuelles d'un enfant de 7 ans, tout en ayant la sexualité d'un adolescent de 16 ans ».

Quelques minutes plus tard, Nathan raccroche, un peu plus apaisé. Pour Maëlys, cet échange n'est qu'une situation parmi tant d'autres dans une journée où les besoins d'écoute côtoient l'accompagnement de terrain. Elle retrouve Mæve et Prisca, occupées à



Alice Landes, coordinatrice de l'accueil de jour et accompagnante sociale



Karine Calcul, responsable communication et événements



Océane Sorondo, coordinatrice de projets

LES FEMMES DU TROIS LIEU

EN MARTINIQUE, LE TROIS LIEU ACCUEILLE TROIS STRUCTURES AVEC UNE SEULE AMBITION : OFFRIR UN ACCOMPAGNEMENT GLOBAL AUX FEMMES LES PLUS VULNÉRABLES.

Texte Floriane Jean-Gilles - Photo Jean-Albert Coopmann

Ce ne sont pas les travaux de réaménagement qui empêcheront la distribution de colis alimentaires, ce lundi 14 septembre, au 122 rue Lamartine à Fort-de-France. Océane Sorondo, coordinatrice de projets, s'affaire. Elle vient de réceptionner les paniers de fruits et légumes frais préparés par Cerise Péyi, partenaire de l'opération. La livraison de la Banque alimentaire ne devrait plus tarder, il est bientôt 10h. Océane a 26 ans. Elle a intégré le pôle Santé-Bien-être du Trois Lieu il y a quelques mois, après un début de carrière dans une ONG humanitaire. Elle est l'une des trois coordinatrices de projet que compte le groupement d'associations. Car le Trois Lieu n'est pas une entité juridique à part entière, c'est un espace de 200 m², créé en 2016, qui rassemble trois structures

complémentaires : l'ONG D'Antilles et d'Ailleurs, la délégation départementale du Mouvement du Nid et l'association FLAM (Femmes latino-américaines en mouvement). Chacune œuvre à l'émancipation, l'autonomie et l'inclusion des femmes, en cohabitant et mutualisant espaces et compétences. Même toit, même combat.

La distribution de colis alimentaires est un rendez-vous mensuel. « Lorsque nous le pouvons, nous ajoutons aussi des produits issus de notre jardin de proximité, précise Océane. Nous commandons, chaque mois, deux types de denrées à la Banque alimentaire avec qui nous sommes conventionnés : des produits secs (pâtes, lentilles, haricots, huile, lait, conserves de fruits et légumes, soupes, biscuits et confiserie, laits et petits pots pour bébé, etc.) et des produits d'hygiène (produits pour la peau et produits ménagers). Nous commandons en fonction du nombre de femmes accompagnées et inscrites pour la distribution alimentaire. Ce chiffre varie donc d'un mois à l'autre. Ce mois-ci, nous avons commandé 60 paniers de fruits et légumes et une quantité de denrées de la Banque alimentaire correspondant aux besoins de 60 familles. » Les colis sont ainsi personnalisés selon les besoins spécifiques et préférences des femmes et de leur foyer, mais toujours de façon équitable. « Nous répartissons les denrées de la Banque alimentaire par catégories de produits, en tout cas celles dont nous disposons en grandes quantités. Dans ces catégories, les femmes peuvent choisir les produits selon leurs régime alimentaire, préférences ou besoins. Les paniers

de fruits et légumes de Cerise Péyi sont, eux, tous composés de la même manière », détaille Océane. La distribution prévue à 14h a duré 2 h 30 cet après-midi-là. 45 femmes se sont présentées. Toutes sont accompagnées par les associations hébergées au Trois Lieu. Toutes sont victimes d'exploitation sexuelle.

Le Trois Lieu accueille des femmes en situation d'extrême vulnérabilité. À la précarité alimentaire, à laquelle tente de répondre la distribution de colis, s'ajoute bien souvent la précarité administrative, juridique et sociale. Le Trois Lieu a ainsi développé un modèle holistique pour une prise en charge globale des femmes. Psychologues, infirmières, médecins, assistantes sociales, éducatrices spécialisées les aident ainsi dans leurs démarches quotidiennes. Il faut tout réapprendre. « Le but est de les remobiliser, explique Alice Landes, les aider à s'insérer, les aider à valoriser leurs compétences. Parce que bien souvent elles sont persuadées qu'elles ne peuvent rien faire, qu'elles ne valent rien. Ce sont des femmes qui sont marginalisées par une intersection d'éléments. Elles sont souvent issues de classes sociales inférieures. Nous avons des femmes illettrées. Une majorité d'entre elles sont des migrantes, donc allophones. Elles ne maîtrisent pas les codes socioprofessionnels, ignorent leurs droits. Elles ne vont pas savoir, par exemple, que même si elles n'ont pas de papiers elles peuvent porter plainte en cas de viol ou d'agression. On travaille tout cela. » Alice Landes, est coordinatrice de l'accueil de jour et accompagnante sociale depuis 4 ans au sein de la structure. Depuis le début de l'année, elle suit

une trentaine de femmes engagées dans le parcours de sortie de prostitution. Elle est présente le jour de la distribution de colis alimentaire et papillonne de bénéficiaire en bénéficiaire. Elle adresse sourires et paroles chaleureuses aux femmes qu'elle côtoie dans le cadre de leur accompagnement. « Ce sont des moments importants, souligne Alice. Cela me permet de discuter avec elles dans un autre contexte mais aussi de les observer, de voir comment elles s'organisent et interagissent quand elles attendent leur colis. »

Des chiffres loin de refléter la réalité

En 2025, 381 personnes ont été accompagnées en file active, c'est-à-dire vue dans les six derniers mois, par le Mouvement du Nid. Un chiffre en progression par rapport à l'année précédente même si, de l'aveu d'Alice, il ne reflète sans doute qu'une infime partie de la réalité : « Nous ne touchons pas la totalité des personnes qui sont en prostitution, ce sont particulièrement les femmes qui sont en prostitution de rue qui vont s'adresser à nous. Or, malheureusement, aujourd'hui la prostitution ne se limite pas à la rue, elle est sur les réseaux sociaux, sur Internet, elle s'échange aussi contre un service rendu... Le propre de la prostitution est qu'elle est invisible. Nous avons énormément de mal à récolter des données ». 381 femmes accompagnées l'année dernière, quand 457 dossiers ont été ouverts. Qu'advient-il des 76 autres femmes qui ont un jour poussé la porte du Trois Lieu ? Océane et Alice sont unanimes, le parcours est si complexe que certaines

femmes ne restent que quelques mois. « Ce sont des situations qui sont extrêmement instables. C'est de la survie. Forcément tout est précaire, tout est en constante construction. Alors oui certaines ne reviennent pas. Parce qu'elles ont dû quitter le territoire. Parce qu'elles doivent faire face à une situation qui les empêche de venir. Parce qu'elles ont cessé la prostitution. Parce qu'elles n'en ressentent plus la nécessité. Bien sûr nous faisons tout pour maintenir le lien, on les appelle, on leur envoie des messages. Malgré tout, le parcours de sortie de prostitution est très accidenté, observe Alice avant de poursuivre. Nous, on a une date d'entrée, on n'a pas de date de fin. Notre but, c'est d'être là le temps qu'il faut, le temps qui est nécessaire. »

Le 122 rue Lamartine est un lieu ressources. Ici, les femmes viennent se décharger, oublier les soucis du quotidien, alléger, en partie, leurs difficultés. On y parle anglais, espagnol, français, créole. Car l'origine des femmes migrant en Martinique a également évolué au gré des aléas géopolitiques de la grande région. S'il y a quelques années, les femmes venaient majoritairement de la République dominicaine ou alors d'Haïti, « en extrême détresse, en ayant faim et en n'ayant rien du tout avec elle », insiste Alice, elles viennent aujourd'hui de Colombie, du Venezuela, de la Dominique et de Sainte-Lucie. Alors, pour elles, les équipes s'adaptent et s'emploient à créer des locaux confortables, c'est d'ailleurs l'objet des travaux en cours confirme Karine Calcul, responsable communication et événements du Trois Lieu. L'accueil se fera désormais uniquement au rez-de-chaussée afin que les femmes se repèrent plus facilement et pour faciliter le déplacement des personnes à mobilité réduite.

Savourer les petites victoires

« Nous sommes toutes conscientes que le fait que cet espace existe est une belle réussite. La plupart du temps, quand les dames sortent d'un entretien, et même si concrètement nous n'avons pas fait grand-chose, elles nous remercient. Je pense que le simple fait d'avoir été écoutées et accueillies de manière digne, dans un cadre agréable, participe à rétablir un peu de justice dans leur existence. Et quand je parle de justice, je parle simplement des

droits fondamentaux d'un individu, du droit à la dignité. Le plus difficile pour moi est de faire face à cette frustration. Celle de ne pas être capable de tout régler. D'être dans une certaine impuissance », confie Alice. Alors parfois, les équipes, elles aussi, ont besoin de se décharger. Alice, comme Océane et Karine, bénéficient, quand elles le souhaitent, d'un accompagnement psychologique. Océane confie que même si elle n'a pas encore eu l'occasion de consulter la psychologue, le soutien mutuel que s'apportent les membres du Trois Lieu est souvent un recours précieux. À cela s'ajoute, une fois par mois, l'analyse de pratique qui permet d'échanger sur les difficultés. « Ce sont des espaces très importants, car ce n'est pas anodin de recevoir tous les jours cette dose de souffrance, poursuit Alice. Pendant ces réunions, on revient sur les choses qui ont été difficiles, les choses qui nous ont fait souffrir, les choses sur lesquelles

nous ne sommes pas d'accord. On prend du recul ensemble, on réfléchit ensemble. »

Ces parcours de vie émaillés de violence, et souvent d'extrême violence, ces vies cabossées, comme celle de Violette*, c'est encore Alice qui nous le raconte. Cela fait plusieurs années que Violette a intégré le parcours de sortie de prostitution. Quand les équipes du Trois Lieu l'ont rencontrée, Violette se prostituait depuis

plusieurs années déjà. Elle avait une cinquantaine d'années, venait d'Haïti et logeait dans un squat des Terres Sainville, « dans des conditions absolument immondes », se souvient Alice. Malgré tout, Violette est une femme digne, souriante, toujours ponctuelle aux rendez-vous. Mais elle ne parle pas de la prostitution, non, de ça on parlera plus tard. D'abord s'occuper du reste, des besoins vitaux. Car dans les conditions d'insécurité constante dans lesquelles elle vivait, Violette a développé des troubles psychologiques importants jusqu'à la paranoïa. Puis la machine s'est mise en route : relogement d'urgence, entrée dans le Parcours... Aujourd'hui Violette est complètement sortie de la prostitution. Elle a un emploi, un cercle social et entretient une relation avec une personne, sans violence. « Certaines dames font des miracles », sourit Alice. Pour le reste, il y a le Trois Lieu.

* Le prénom a été modifié

« C'EST DE LA SURVIE.
FORCÉMENT TOUT EST
PRÉCAIRE, TOUT EST
EN CONSTANTE
CONSTRUCTION »

Alice Landes



Béatrice Laborie, directrice de Humanity First



Tamara Milfonce, accompagnatrice

LES CLEFS D'UN NOUVEAU DÉPART

EN PLEIN CŒUR DE CAYENNE, UNE PORTE DEVANT LAQUELLE TOUT LE MONDE PASSE SANS LA VOIR. DERRIÈRE, HUMANITY FIRST ACCUEILLE DES FAMILLES VENUES DE SYRIE, D'HAÏTI OU D'AFGHANISTAN. ENTRE REPAS CHAUDS, LOGEMENTS ET DÉMARCHES, LES ÉQUIPES EXERCENT UN MÉTIER INVISIBLE, AU SERVICE DE PERSONNES QUI LE SONT TOUT AUTANT.

Texte et photo Karolynne Videira Hubert

Cayenne, centre-ville. J'ai rendez-vous avec Béatrice, directrice de Humanity First. Dans son bureau, ce

sont d'abord les trousseaux de clés qui attirent mon regard. Chacun ouvre un logement, à Rémire-Montjoly, à Raban ou à Pasteur, et derrière chaque porte, une famille repart de zéro. Humanity First ? Ce nom ne vous dit sans doute rien. L'association existe pourtant depuis plus de trente ans. Basée à Londres, présente dans 67 pays, elle mêle bénévoles et salariés. Sa devise tient en quatre mots : « Au service de l'humanité ».

Un toit, un repas, des papiers

Le quotidien se conjugue en trois verbes. Nourrir d'abord. Chaque midi, jours fériés compris, l'équipe sert des repas chauds place des Palmistes, à 100 personnes, parfois plus. Moi qui passe par là tous les jours, je n'avais jamais rien remarqué. Pourtant, ils sont bien là, salariés et bénévoles, fidèles au poste. Tous les quinze jours, les résidents sans ressources reçoivent aussi un colis alimentaire, préparé par les agents polyvalents de l'association. Loger ensuite. Entre Sinnamary, Matoury et Cayenne, l'association gère 300 places, la deuxième capacité d'accueil du territoire après la Croix-Rouge. « Et c'est toujours plein », précise la directrice. Accompagner enfin. Pendant six mois au moins, chaque famille retrouve chaque semaine son accompagnatrice sociale. Statut de réfugié, titre de séjour, caisse d'allocations familiales, école des enfants, tout y passe. Le but, « les aider à être autonomes et à s'intégrer dans la société » souligne Béatrice.



Bonjour, hola, salam

Du bureau, nous rejoignons à pied le Palika, à quelques mètres de là. Une vingtaine de familles vivent dans cet hôtel. Ici, les conversations sautent du français à l'espagnol, de l'anglais au portugais, avec un peu d'arabe. Afghans, Syriens, Haïtiens, Dominicains, Marocains... Parmi eux, d'anciens professeurs, des médecins, des ouvriers. Certaines accompagnatrices parlent portugais ou anglais. Quand les mots manquent, l'intelligence artificielle prend le relais. Tous attendent les papiers qui leur permettront de travailler. Avec mon *portunhol*, mélange de portugais et d'espagnol, je me lance, tant bien que mal. C'est ainsi que je rencontre Omar et son fils. Ce Syrien a fui la guerre, puis tenu quatorze ans, une boulangerie au Venezuela, avant qu'une vague de violence pousse la famille à repartir. L'association ? « Perfecto », tranche-t-il en espagnol. Et son accompagnatrice a « un grand cœur ». Omar suit désormais les cours de français et s'impatiente. « Je n'ai pas l'habitude de rester assis à ne rien faire. » Pour lui, tout passe par la langue. « Sans bien parler français, on ne trouve pas de travail. » Après la Syrie et le Venezuela, son fils découvre l'école guyanaise, dans une langue qu'il ne parle pas encore. Il se sent parfois mis à l'écart par les autres élèves, et surtout peu compris par ses professeurs. « Il faut travailler avec le cœur, comprendre que c'est une autre culture », glisse son père. Comme 90 % des réfugiés accueillis ici, la famille pense partir pour l'Hexagone, où l'ancien boulanger espère relancer son commerce.

Elle sait d'où ils viennent

Je discute ensuite avec Tamara, 22 ans. Diplôme tout juste en poche, elle se forme pour devenir accompagnatrice. Fille de parents venus d'Haïti, elle

a connu enfant ce que vivent les familles qu'elle suit aujourd'hui. « Je sais à quel point c'est difficile de fuir la guerre et de se retrouver seul dans un pays, sans accompagnement. » Écouter ces récits de vie n'a rien d'anodin. Les accompagnatrices en parlent entre elles, avec leur chef de pôle, avant de s'aérer la tête au sport ou au jardin. Au quotidien, c'est surtout la résilience qui frappe. « Ce n'est pas écrit sur leur tête qu'ils ont vécu des traumatismes », souligne la directrice. Béatrice, elle, avait été embauchée comme directrice des ressources humaines. Trois mois plus tard, on lui proposait la direction. Elle ne cherchait pas spécialement une association, mais elle y a trouvé « ce qui nous fait vibrer ». Le même verbe revient chez Audrey, 38 ans, arrivée récemment en Guyane avec son mari. Entre plusieurs postes possibles, elle a choisi celui qui lui « ressemble ». Leur métier ne se voit pas. Ses effets, si. Une clef remise, un enfant inscrit à l'école, une première phrase en français.

LE FRANÇAIS À TOUTES LES SAUCES

Chez Humanity First, tout est prétexte à apprendre le français. Un atelier cuisine devient un échange entre cultures ; un atelier ménage, une leçon de vocabulaire. L'équipe y accueille volontiers des bénévoles et d'autres associations. D'autres bonnes volontés aident à la distribution des repas, ou traduisent quand elles parlent une autre langue. Parmi elles, des demandeurs d'asile qui veulent rendre un peu de ce qu'ils ont reçu. Le suivi des dossiers, lui, reste confidentiel et réservé aux salariées.



LEVER LES FREINS À L'EMPLOI DES FEMMES

AU TIERS-LIEU L'ACCORDEUR, À CAYENNE, LA CONCIERGERIE SOLIDAIRE EXPÉRIMENTE DEPUIS SEPTEMBRE DES RÉPONSES CONCRÈTES AUX FREINS PESANT SUR L'ACCÈS ET LE MAINTIEN DES FEMMES DANS L'EMPLOI, AVANT DE LES PARTAGER, SI ELLES FONT LEURS PREUVES, AVEC D'AUTRES ENTREPRISES GUYANAISES.

Texte Adeline Lousault



Aurélien Michaut (à droite), avec l'équipe de la Conciergerie Solidaire, à L'Accordeur.

L'idée est partie d'une observation faite au sein de L'Accordeur, qui héberge 25 structures de l'économie sociale et solidaire : les femmes représentent plus de 90 % des salariés. Beaucoup cumulent responsabilités personnelles et professionnelles. « La charge mentale liée à la gestion du foyer s'ajoute au "multitasking" en entreprise, cette habitude de mener plusieurs tâches de front, souvent valorisée mais parfois source de perte d'efficacité », explique

Aurélien Michaut, coordinatrice du projet. La réflexion dépasse le seul cas de L'Accordeur. En Guyane, la monoparentalité constitue un frein reconnu à l'accès à l'emploi : « 25 % des femmes vivent seules avec un ou plusieurs enfants et sont plus exposées au chômage et au temps partiel subi ». C'est ce double constat, local et territorial, qui a donné naissance à Essenti'Elles, un dispositif destiné à mettre en place et tester des solutions innovantes et concrètes pour

À quoi sert le Fonds social européen (FSE)

Créé en 1957, le Fonds social européen (FSE+ depuis 2021) est l'un des principaux instruments financiers de l'Union européenne dédiés à l'emploi et à l'inclusion sociale. Il cofinance des projets portés par des associations, collectivités ou organismes de formation visant à favoriser l'accès à l'emploi, développer les compétences et lutter contre la pauvreté et l'exclusion sociale.

favoriser l'insertion des femmes, l'égalité professionnelle et répondre aux besoins des entreprises.

L'Accordeur comme laboratoire
Portée par la Conciergerie Solidaire (créée fin 2023, cf. article GuyaMag n°124), l'initiative s'appuie sur L'Accordeur comme terrain d'essai. Le tiers-lieu accueille en effet près de 8 000 visiteurs par an.

Les premiers services restent volontairement simples et peu coûteux.

Une « boîte à imprévus » est mise à disposition à l'accueil de L'Accordeur, avec protections périodiques, lingettes, mouchoirs et autres produits de première nécessité. Autre chantier en cours : un partenariat avec la future crèche de L'Accordeur (ouverture prévue d'ici la fin 2026), pour réserver des places, notamment aux salariées en parcours d'insertion.

Un espace d'environ dix mètres carrés doit aussi voir le jour au cœur du bâtiment. Pensé comme un lieu de pause, il pourra servir à s'isoler quelques minutes, pratiquer la cohérence cardiaque ou la méditation, mais aussi offrir un cadre adapté aux femmes souhaitant allaiter ou tirer leur lait, avec de possibles interventions ponctuelles de professionnels du soin.

Des solutions coconstruites

Essenti'Elles ne s'appuie pas sur un catalogue figé : la Conciergerie recueille actuellement les besoins des personnes travaillant à L'Accordeur pour identifier de nouvelles pistes et valoriser les initiatives locales. Un partenariat avec un couturier de Cayenne est ainsi à l'étude, pour récupérer et rapporter sur site des vêtements à retoucher, supprimant ainsi un déplacement du quotidien. Des solutions pour rétablir un service de lavage de voitures est à l'étude.

« Ces solutions relèvent d'une approche plus large de la qualité de vie au travail. Pensées à partir des difficultés vécues par les femmes, elles n'ont pas vocation à leur être spécifiquement réservées : l'espace



La boîte à imprévus, l'un des premiers services proposés par le dispositif Essenti'Elles au sein de L'Accordeur.

de bien-être, comme les services de conciergerie, doit profiter à toutes les personnes fréquentant L'Accordeur », assure Aurélien Michaut.

Tester avant d'essaimer

L'ambition d'Essenti'Elles ne s'arrête pas aux murs de L'Accordeur. Le projet doit aussi permettre de constituer un réseau d'acteurs pour recenser, formaliser et partager les pratiques existantes. Une fois les expérimentations menées et évaluées, la Conciergerie Solidaire entend présenter aux entreprises, associations et institutions guyanaises des solutions reproductibles. Une première rencontre avec les entreprises et représentants syndicaux est prévue

en novembre, au sein du tiers-lieu. Financé en majeure partie par le Fonds social européen – d'autres fonds sont en cours de mobilisation –, Essenti'Elles s'appuie sur deux postes dédiés : une coordinatrice et un chargé d'innovation et d'expérimentation, en cours de recrutement. Sa mission : mesurer les effets concrets des actions mises en place, étape jugée essentielle pour déterminer ce qui fonctionne et peut être dupliqué ou adapté à différents environnements professionnels. Le financement européen court jusqu'à fin 2027, échéance à laquelle un rapport d'expérimentation devra être remis.

PARTENARIAT

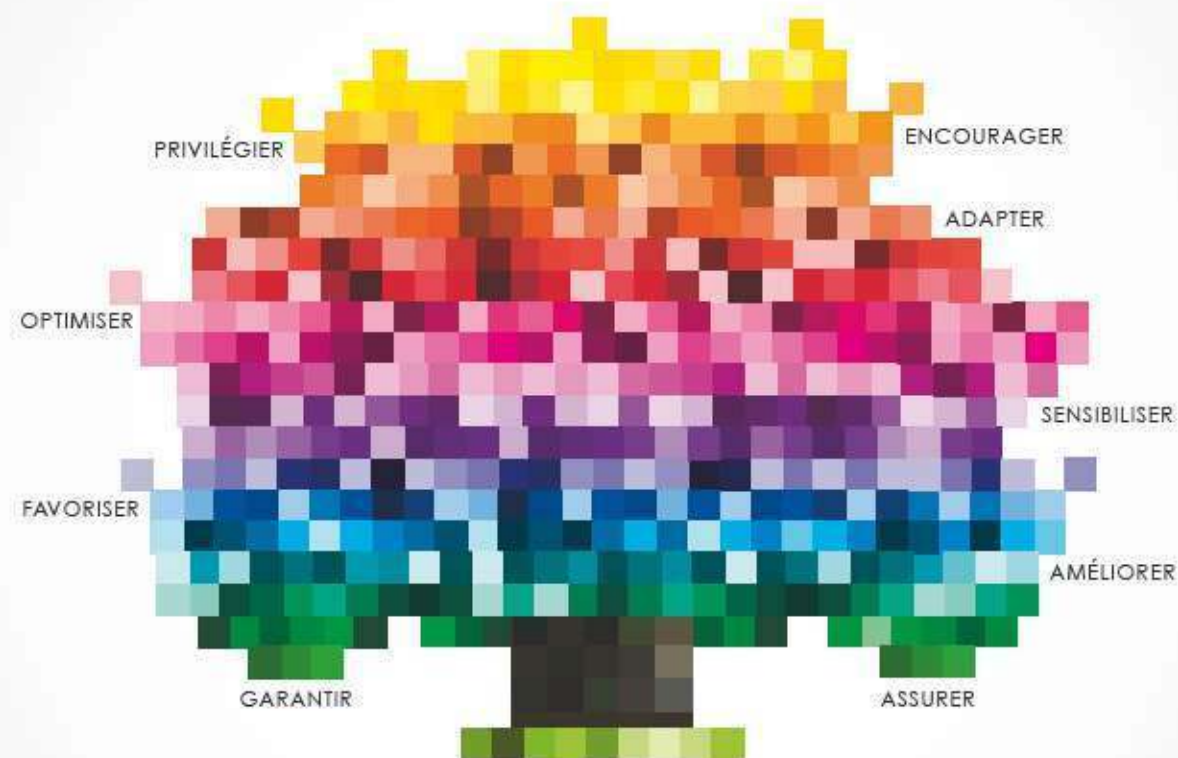
Chaque mois, en partenariat avec L'Accordeur, lieu de rencontres pour tous les acteurs de l'Economie Sociale et Solidaire de Guyane, EWAG met en lumière un projet structurant pour le territoire dans Guyamag et sur ewag.fr.

L'ACCORDEUR EWAG.

Essenti'Elles
Sensibiliser • Fédérer • Innover
L'égalité en action pour un travail plus inclusif

IMPRIMEUR ENGAGÉ

en faveur du développement durable



PRIM

947, rue Henri Becquerel - BP 2174 - 97195 Jarry cedex
tél. 0590 26 72 40 - mail : infos@primsas.com



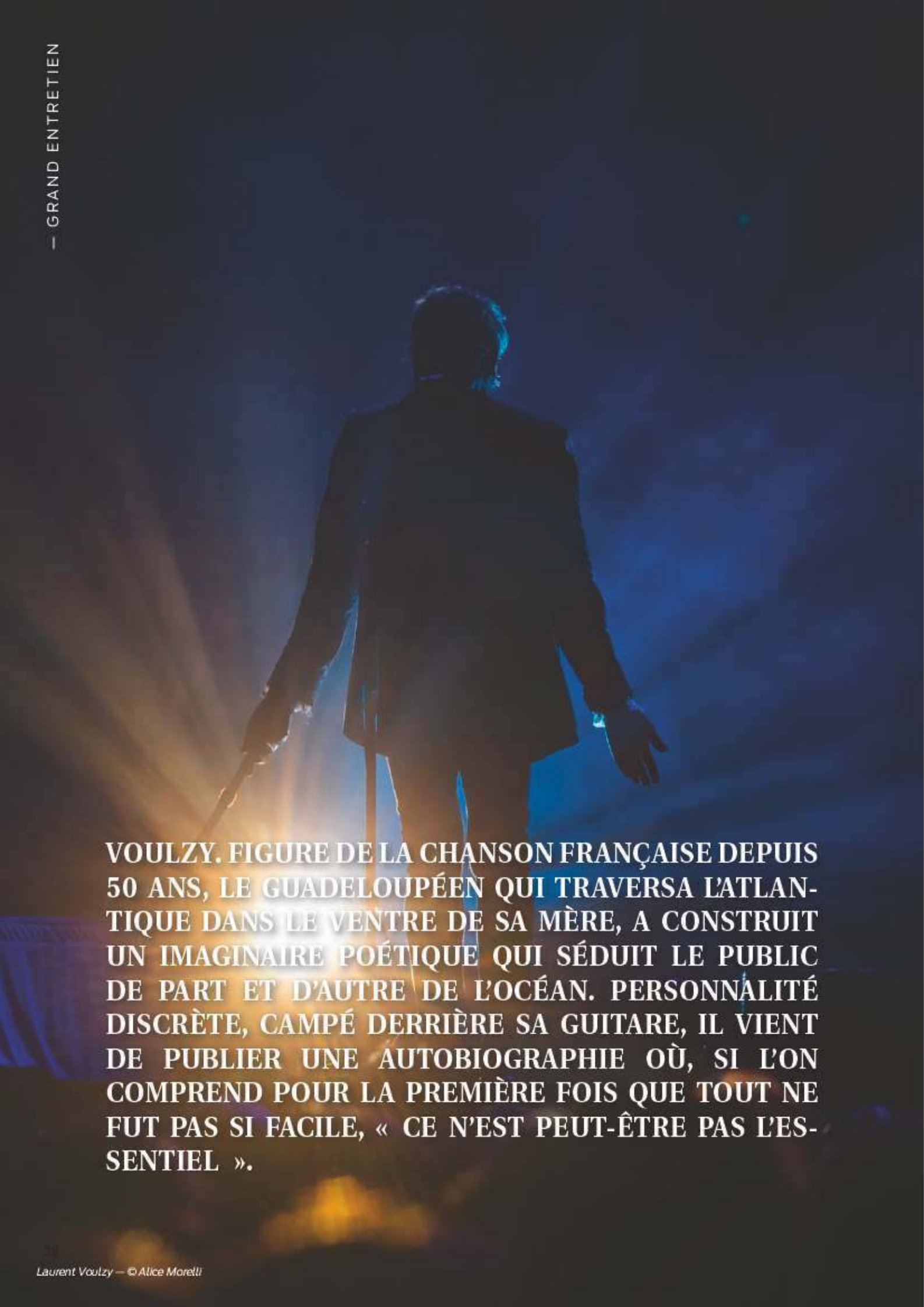
LES YEUX DU MÉDIA

Article à lire uniquement sur ewag.fr :

45' POUR MIEUX COMPRENDRE
L'affaire Thélyson Orélien



© Karolynne Viderra Hubert



VOULZY. FIGURE DE LA CHANSON FRANÇAISE DEPUIS 50 ANS, LE GUADELOUPÉEN QUI TRAVERSA L'ATLANTIQUE DANS LE VENTRE DE SA MÈRE, A CONSTRUIT UN IMAGINAIRE POÉTIQUE QUI SÉDUIT LE PUBLIC DE PART ET D'AUTRE DE L'OCÉAN. PERSONNALITÉ DISCRÈTE, CAMPÉ DERRIÈRE SA GUITARE, IL VIENT DE PUBLIER UNE AUTOBIOGRAPHIE OÙ, SI L'ON COMPREND POUR LA PREMIÈRE FOIS QUE TOUT NE FUT PAS SI FACILE, « CE N'EST PEUT-ÊTRE PAS L'ESSENTIEL ».

« Ma vie aurait été différente si j'étais né ici »

Propos recueillis par Mathieu Bachelard

Après 50 ans de carrière, tout le monde connaît vos chansons mais j'ai l'impression qu'on vous connaît assez peu, est-ce volontaire ?

C'est possible qu'on ne me connaisse pas complètement, ce qui ne me dérange pas tellement (sourire). Il y a une vingtaine d'années, des éditeurs m'incitaient à raconter un peu ma vie, à faire une autobiographie. À vrai dire, je ne me sentais pas en fin de vie (rires), je trouvais même que c'était presque prétentieux. Mais l'occasion s'est présentée à nouveau et, même si je ne me sens toujours pas en fin de vie, je me suis prêté à l'exercice et j'y raconte des choses que je n'avais pas exprimées jusque-là.

Qu'est-ce qui vous a décidé finalement ?

C'est parti de quelques lignes que m'avait écrites ma compagne, Isaure Le Faou, sans but précis, et qui m'avaient un peu bouleversé. Je m'étais rendu compte que si je devais écrire quelque chose sur moi ça serait avec elle. C'est ainsi qu'au fil des mois, en divers endroits en France et à l'étranger, elle m'écoutait parler en m'enregistrant et puis elle a commencé à écrire ma vie.

Vos parents étaient Guadeloupéens, mais votre vie s'est ancrée dans l'Hexagone. Comment se mêlent ces deux identités ?

Mon histoire a commencé en Guadeloupe où mes parents se sont connus, avant que ma mère ne traverse l'Atlantique, enceinte

de moi, en paquebot. Je suis donc né en région parisienne où j'ai toujours habité (de 3 à 8 ans, Laurent Voulzy fut placé dans deux familles d'accueil, N.D.L.R.). Dès mes premières années, les attributs de la culture antillaise ont largement imprégné mon être. Ma mère écoutait beaucoup de musique et je pense que les toutes premières chansons que j'ai entendues sont des musiques des Antilles et des musiques cubaines. Danseuse, elle m'a appris à danser la biguine, elle me racontait aussi des histoires sur la Guadeloupe et nous mangions bien sûr des plats antillais. Tout cela à Nogent, à côté de la rivière de la Marne qui a aussi marqué ma vie en tant qu'adolescent et mon rapport à l'eau, j'allais m'y promener avec des garçons et des filles, je m'y suis même baigné.

L'eau en effet est très présente dans votre imaginaire, vous souvenez-vous de votre premier bain de mer aux Antilles ?

La première fois que je suis allé aux Antilles, c'était en Martinique pour emmener mes enfants voir leurs grands-parents maternels. Ce fut très court, un jour et demi à peine, car je devais rentrer aussitôt à Paris où débutait un enregistrement studio. Dès que je suis arrivé, j'ai demandé à aller à la plage et on m'a emmené à Tartane. C'était ma mon premier bain de mer aux Antilles.

Et votre premier voyage en Guadeloupe ? C'était un ou deux ans plus tard cette escale

en Martinique, j'avais 35 ans. Je chantais au Centre des Arts, et le lendemain, je suis parti tout seul à Sainte-Anne. Là, ça a été le grand choc, dans les rues de la ville, en traversant le marché, en marchant un peu le long de la mer... Déjà, tous les gens avaient ma couleur et sinon encore plus foncée, et j'ai vu la Guadeloupe qui probablement était dans mon cœur sans que je ne le sache vraiment. J'étais extrêmement ému, d'un seul coup, ma timidité, mes complexes, tout est remonté en moi. C'était une très grande émotion, je me rendais compte que ma vie aurait été

« Je dis dans des chansons comme Belle-Île-en-mer que j'appartiens à ce pays, que j'appartiens aux Antilles. Ça pose l'appartenance, j'ai l'impression que c'est comme un statut, pas divin, mais quelque chose d'essentiel »

différente si j'étais né ici. À partir de là, j'y suis retourné très régulièrement, une à deux fois par an, voir la famille du côté de ma maman et celle du côté de mon père.

À ce moment-là, vous avez découvert la terre où prenaient place les histoires que vous contait votre maman ?
(Sourire) J'avais justement une vision légendaire de la Guadeloupe. Un territoire à la fois merveilleux et par moments inquiétant avec des histoires de magie, de mythe... À chaque fois que j'y vais, j'ai cette double vision, celle d'être là, ancrée dans le présent, dans la réalité, dans les joies et dans les peines de ce pays et celle qui renvoie à des symboles, à l'histoire des Antilles.

Votre mère avait traversé l'Atlantique quand elle était enceinte de vous et vous parlez beaucoup de mer et d'océan dans vos chansons. Avez-vous déjà traversé l'Atlantique en bateau dans un sens ou dans l'autre ?

On me l'a proposé une fois et j'avais dit oui. Je suis un passionné de la mer, elle m'attire énormément, mais au dernier moment j'ai dit « peut-être pas ». Et je ne l'ai jamais fait. Ce n'était pas une aventure pour moi je crois (sourire).

Qu'est-ce qui vous a marqué enfant ?

J'ai le souvenir d'avoir été attiré par les sciences au lycée. La découverte d'ammonites (des coquillages fossiles) à Lausanne, en colonie de vacances, m'avait même convaincu que je serais paléontologue. J'étais aussi fasciné par l'histoire, l'astronomie, la mystique, la spiritualité. Il y avait plein de choses qui m'attiraient et quand la guitare est arrivée, elle a pris le leadership sur ma vie.

C'est vous qui l'aviez demandé à votre mère ?

Non, elle a senti que c'était quelque chose d'important pour moi. Un voisin avait une guitare qu'il m'avait prêtée un jour, puis une deuxième fois, une troisième fois... On a fini par former un groupe où il jouait de la guitare et moi de la batterie sur des boîtes de conserve. Puis, un 24 décembre, ma mère m'a offert ma première guitare, et à partir de là je m'y suis vraiment mis.

Votre mère a beaucoup compté et pourtant vous avez été séparé d'elle entre 3 et 8 ans quand elle a monté un spectacle de danse, comment décrivez-vous votre relation mère-fils ?

Vous savez, ma mère est une héroïne. Elle avait monté un numéro de danse avec des tournées en France, en Belgique, un petit peu en Allemagne. Elle a aussi fait des ménages, elle a gardé des enfants, elle a travaillé dans un atelier... C'était une femme pleine de vie. Jeune fille, à 12 ou 13 ans, en Guadeloupe, pendant la Seconde Guerre mondiale, donc dans une période de restrictions, elle avait entendu parler du général de Gaulle. Travaillée par cette idée, elle avait dérobé les bijoux de sa maman, était allée voir un marin pêcheur au port en lui demandant qu'il l'emmène de l'autre côté de l'Atlantique, pour qu'elle donne les bijoux au général de Gaulle pour sauver la

France ! Elle s'appelait Marie-Louise, mais tout le monde l'appelle Malise.

Enfant en Île-de-France, dans les années 1950-1960, quels ont été vos modèles ?

Quand j'étais au lycée et que j'ai commencé à faire mes premiers groupes de rock, mon héros c'était bien sûr Paul McCartney.

La couleur de peau a-t-elle été un sujet dans votre enfance ?

Pas explicitement. J'ai souffert de certaines réactions d'enfants ou d'adultes c'est certain, mais pour ce qui est des modèles qui m'ont inspiré, c'était assez libre de toute ascendance ou origine. Il paraît que petit, j'étais admiratif de Ray Sugar Robinson, un boxeur noir américain très célèbre. Et ma première révélation musicale fut en effet Little Richard avec *Tutti Frutti* que j'écoutais en boucle chez mon oncle, à la campagne dans l'Eure-et-Loir. C'est lors de ces séjours avec mes cousines et mon cousin que je me suis rendu compte que la couleur de la peau avait son importance. À l'école, nous étions seulement deux élèves à avoir la peau foncée, avec mes cousins en vacances, nous nous ressemblions tous.

Comment êtes-vous perçu en Guadeloupe ?

On m'interpelle en m'appelant « Marie-Galante » en Guadeloupe et « Belle-Île » en Bretagne ! En vérité, depuis les chansons *Belle-Île-en-Mer* et *Amélie Colbert*, je suis perçu d'une façon plus particulière aux Antilles. Je dis dans ces chansons que j'appartiens à ce pays, que j'appartiens aux Antilles, et à partir du moment où on l'a dit, ça change tout. Ça pose l'appartenance, j'ai l'impression que c'est comme un statut, pas divin, mais quelque chose d'essentiel.

Dans une de vos célèbres chansons vous parlez du rêve d'un pêcheur. Les rêves que l'on fait la nuit sont aussi une chose que vous prenez très au sérieux...

(Sourire) En effet, depuis presque 45 ans, j'écris tous mes rêves, tous les jours. C'est quelque chose qui me passionne et j'ai même entamé un travail avec l'hôpital de la Pitié Salpêtrière à partir du site *reveurdream.com* que j'ai créé. C'est une banque de rêves où tout le monde peut consigner les siens. Une chose me passionne, les rêves viennent de



Laurent Voulzy — © Alice Morelli

nous, mais je pense que par moments, on peut recevoir des « messages », influencés par la Lune, les éruptions solaires, les saisons, etc.

Un rêve marquant ?

Quand j'avais 5 ans, je rêvais de l'âme. C'était le premier rêve récurrent que j'ai fait, je m'en souviens très bien. Elle avait la forme d'un cône translucide, et je me suis aperçu plus tard que ce cône dont je rêvais ressemblait beaucoup à la glande pinéale (elle synchronise l'horloge interne sur 24 heures en s'adaptant à l'alternance de la lumière et de la nuit, N.D.L.R.). Ensuite, beaucoup plus tard, en octobre 1985, j'ai fait une série de rêves marquants pendant plusieurs jours, et à la fin de la semaine je les ai notés. Et depuis cette date, je note tous mes rêves, des plus troublants à ceux qui sont totalement inintéressants. Ce qui n'est pas spectaculaire compte parfois tout autant.

- À LIRE Caché derrière, mémoires, Laurent Voulzy et Isaure Le Faou, éditions La Recherche Midi, 2026

- À VOIR Laurent Voulzy se produira en concert en Guadeloupe au palais des sports du Gosier le 12 novembre 2026, et en Martinique à Tropiques Arrium les 14 et 15 novembre (places et infos sur bizouk.com)

VOITURE = TRAVAIL (ET VICE-VERSA ?)

L'INSEE CONFIRME L'ÉQUATION À TRAVERS TROIS ÉTUDES
SUR LES DÉPLACEMENTS DOMICILE-LIEU DE TRAVAIL.

Texte Axelle Dorville, rédactrice chez bonfilion.info

On pouvait s'en douter au vu des embouteillages quotidiens : la **voiture occupe 87 % des déplacements liés au travail en Martinique**. 6 Martiniquais sur 10 travaillent en dehors de leur commune de résidence, ils parcourent 11,7 kilomètres en moyenne pour se rendre au travail, et pour 20 % d'entre eux, plus de 20 kilomètres. Soit plus de 30 min de trajet pour 80,9 % des travailleurs.

Les **Guadeloupéens parcourent eux 12,6 kilomètres en moyenne** pour se rendre dans la communauté d'agglomération de Cap Excellence (Baie-Mahault, les Abymes, Pointe-à-Pitre), où sont localisés environ 50 % des emplois. Avec 60 % des travailleurs en emploi en dehors de leur commune de résidence, 1 travailleur sur 5 doit parcourir plus de 20 kilomètres pour se rendre au travail.

À l'inverse des Antilles, près de **7 Guyanais sur 10 travaillent dans leur commune de résidence**. Pour rejoindre les principaux pôles d'emploi que sont Cayenne, Saint-Laurent-du-Maroni et Kourou, où sont localisés 60 % des emplois, les travailleurs parcourent 8,6 kilomètres en moyenne.

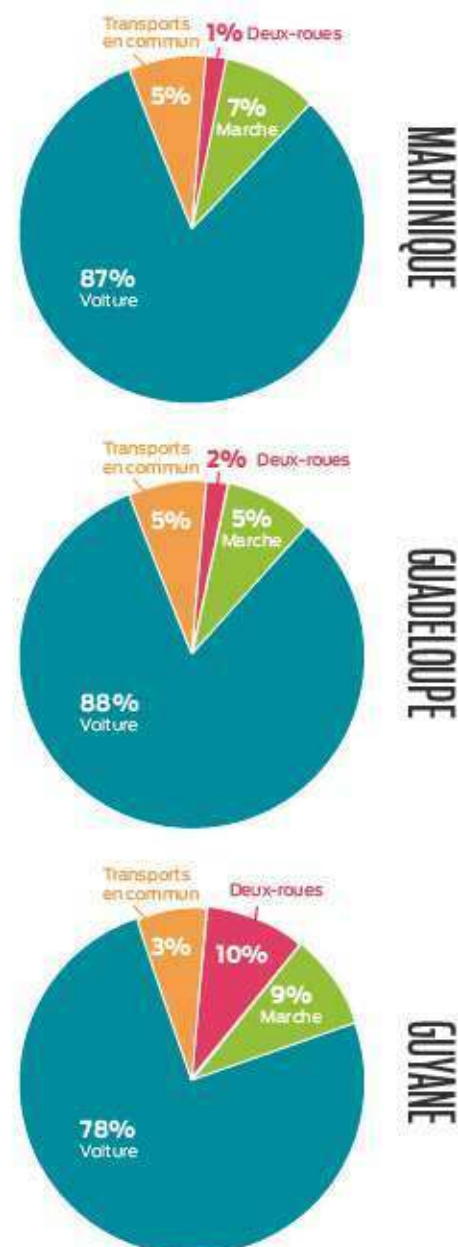
Quid du bus ?

La Martinique est le **territoire ultramarin où l'on utilise le plus les transports en commun** pour les trajets domicile-travail (chiffre en baisse par rapport à 2012). C'est dans la commune des Trois-Îlets que la proportion de travailleurs utilisant les transports en commun est la plus forte (15 %), du fait de la navette maritime reliant Fort-de-France en une quinzaine de minutes.

En Guyane, où le transport collectif est en développement, seuls 3 % des usagers recourent aux transports en commun pour aller au travail. Du fait des distances plus courtes entre lieu de travail et domicile, la marche y est plus fréquente que dans les autres territoires (9 %).

À savoir : un employeur a l'obligation de prendre en charge l'abonnement aux transports en commun de ses salariés, à hauteur de 50 % minimum du tarif de l'abonnement.

Sources :
- Chiffres 2022, Insee Analyses Guyane N°80, Insee Analyses Martinique N°82, Insee Analyses Guadeloupe N°90.
- Observatoire des territoires - Proportion d'actifs occupés résidant à 30 minutes ou plus de leur lieu de travail (%)



bonfilion
by EWAG

Les Antilles, une histoire singulière dans l'histoire de France ?

MONIQUE MILIA-MARIE-LUCE

Texte Sarah Balay - Photo Jean-Albert Coopmann

Quelle est votre thématique de recherche ?

Je travaille sur le XX^e siècle aux Antilles. Mon actualité tourne autour de deux axes de recherche : les migrations des Guadeloupéens et des Martiniquais entre 1880 et 1939 vers Panama, le Canada, Cuba, la France et le Venezuela, et le vote des femmes en Martinique avant 1944.

Si vous deviez résumer vos travaux en une seule phrase ?

Je montre la place singulière des Antilles au sein de l'empire colonial français, puis de la République, et les enjeux liés à leur maintien dans l'espace national.

Quelles sont les applications concrètes de votre étude ?

J'aborde souvent des faits historiques méconnus, comme les recrutements de domestiques guadeloupéennes pour le Canada en 1910-1911. Je nomme les actrices et les acteurs de l'histoire, notamment celles des migrations, ce qui présente un intérêt pour les familles antillaises qui réalisent leur arbre généalogique. Je rends surtout visible une histoire sociale, celle des femmes, des ouvriers et des domestiques. J'imbrique leurs trajectoires individuelles dans l'histoire collective, reconstituée à partir de sources archivistiques, d'archives privées (photographies, lettres, etc.) et de la mémoire familiale. Mes recherches donnent lieu à des conférences, colloques et séminaires. Le volet consacré aux recrutements de domestiques guadeloupéennes pour le Canada sera présenté dans une exposition dévoilée, à Montréal, fin 2026. Cette recherche s'inscrit dans le programme international « Trois siècles de migrations francophones en Amérique du Nord (1640-1940) ». J'ai reçu le prix du meilleur article en histoire sociale pour ce travail. Concernant mes recherches sur le vote des femmes, une publication paraîtra à la rentrée 2026.

Que faites-vous aujourd'hui ?

Je suis maître de conférences en histoire contemporaine à l'université des Antilles, pôle Martinique. Je suis également responsable de la licence d'histoire et directrice adjointe de l'unité de recherches AIHP-GEODE. Depuis l'an dernier, j'ai mis en place un programme d'auditeurs libres au département d'histoire pour des adultes souhaitant approfondir l'histoire des Antilles sans suivre de cursus diplômant. Au-delà des liens intergénérationnels qu'il favorise avec les étudiants, ce dispositif constitue une autre manière de développer l'histoire publique. Nous avons également organisé une manifestation au domaine de Fonds Saint-Jacques, à Sainte-Marie, en lien avec mon projet « Actrices et acteurs de l'histoire ». Il s'agissait de montrer comment on coconstruit l'histoire.



BALNÉO POUR CHEVAUX : IMMERSION DANS UN CENTRE UNIQUE

À PETIT-CANAL, LES DESTRIERS DU NORD ONT CRÉÉ, EN 2024, LE PREMIER CENTRE DE BALNÉOTHÉRAPIE ÉQUINE DE LA CARAÏBE. ENTRE RÉCUPÉRATION, RÉÉDUCATION ET BIEN-ÊTRE, CETTE STRUCTURE ACCOMPAGNE CHEVAUX ET PONEYS TOUT EN RESPECTANT LEURS BESOINS NATURELS. DÉCOUVERTE.

Texte Sarah Baky - Photo Lou Denim



9 h 30, Petit-Canal. Je m'enfonce à l'intérieur des terres... Les panneaux centre équestre Les Destriers Du Nord me guident pas à pas. Une fois sur place, je trouve un vaste domaine, étonnamment calme. Deux monitrices, occupées à brosser des chevaux, m'accueillent et m'accompagnent vers mon interlocutrice : Cédia Vainqueur, responsable de la communication

et référente des courses de galop à poney. À ses côtés, je m'appête à découvrir le premier centre de balnéothérapie équine de la Caraïbe, ouvert aux chevaux et poneys de course, de sport, de loisir ou en convalescence. La visite commence sans tarder. À quelques mètres des écuries, un bâtiment regroupe les différents équipements destinés à la prépara-

tion physique, à la récupération et aux soins des chevaux. J'assiste à la séance de Twix, un Paint Horse né à Goyave et vivant en pension sur le centre. Habitué des lieux, c'est un cheval qui pratique le mountain trail, discipline qui reproduit les obstacles rencontrés en pleine nature. Twix s'avance sans hésiter vers le marcheur à sec*. Inutile de le tirer : il connaît le chemin. La mo-

nitrice Gabrielle l'installe tranquillement sur le tapis roulant, ajuste les réglages et lance la séance. Les premiers pas sont lents, puis il s'élance au trot, à 8 km/heure, sur une pente à 4 degrés. « Une belle intensité déjà, précise Gabrielle. Il propulse bien au niveau du postérieur et il engage toute sa ligne abdominale ». Comme n'importe quel sportif, Twix s'est échauffé en amont. Il a eu droit à une douche rafraîchissante et à quelques étirements destinés à préparer ses muscles à l'effort. Au fil des minutes, Gabrielle m'invite à observer l'animal : ses veines ressortent, ses poils sont plus ébouriffés et son pelage est plus foncé par endroits, signe qu'il transpire. « Nous restons à ses côtés durant toute la séance, qui ne dépasse généralement pas trente minutes, explique Gabrielle. Nous adaptons la vitesse et l'inclinaison du tapis en fonction de son travail, de sa condition physique et de son comportement. »

Mais tous les chevaux ne montent pas aussi sereinement sur ces équipements. Avant toute séance de balnéothérapie, une phase de désensibilisation est souvent nécessaire. « Nous leur faisons d'abord découvrir les appareils à l'arrêt, explique Cédia. Ensuite, nous observons leurs réactions. Pour certains chevaux, une journée suffit. Pour d'autres, cela peut prendre plusieurs semaines. Il faut jongler avec chaque cheval. On s'adapte toujours à lui, jamais l'inverse. »

Moments de liberté

Pendant que Twix poursuit son effort, Cédia me fait découvrir les autres installations du centre. Le spa, où des jets d'eau froide massent tendons et muscles, ou encore le marcheur aquatique, qui permet de travailler plus intensément grâce à la résistance de l'eau. « Pour les chevaux les plus réticents, l'équipe privilégie des solutions alternatives, poursuit Cédia. Balades en extérieur, bains de mer, poches de glace ou guêtres vibrantes selon les



besoins. » Pour faire fonctionner de tels équipements, rien n'est laissé au hasard. Lors de leur installation, toute l'équipe a été initiée. Depuis, elle continue à se perfectionner auprès de vétérinaires, d'ostéopathes et d'autres spécialistes du bien-être équin. « Les techniques évoluent sans cesse. Nous continuons donc à nous former », souligne la responsable de la communication. Pour Twix, la séance s'achève par une douche de récupération et un massage. Pas de détour par le solarium aujourd'hui. Dans certains cas, les chevaux peuvent bénéficier d'un soin à l'argile complété par un passage sous les lampes infrarouges qui en renforcent les effets.

Quelques minutes plus tard, Twix est remis en liberté sur le domaine. Il s'éloigne tranquillement pour brouter. Ici, les chevaux ne passent pas leurs journées enfermés dans un box. « Même si cela demande une vigilance de chaque instant, nous tenons à leur offrir des moments de liberté. Les chevaux sont des animaux qui vivent naturellement en groupe. Ils ont donc besoin d'interactions régulières avec leurs congénères », explique Cédia. Deux ans après son inauguration, le centre de balnéothérapie ne manque pas d'ambitions. Les Destriers Du Nord souhaitent désormais accueillir des chevaux venus d'autres îles de la Caraïbe. « C'est vraiment le

but », confie Cédia. Le projet passe notamment par le développement du transport maritime des chevaux afin de leur permettre de bénéficier de tous ces équipements avant ou après les grandes compétitions. À suivre.

*tapis de marche pour cheval

Former aux métiers du cheval

Créé il y a trois ans et certifié Qualiopi, le centre de formation Les Destriers Du Nord propose des formations aux métiers de la filière équine. Objectif : répondre au manque de professionnels qualifiés en Guadeloupe. Maréchaux-ferrants, palefreniers soigneurs, moniteurs d'équitation figurent parmi les profils les plus recherchés. Les stagiaires alternent entre enseignements théoriques et apprentissage pratique avec des professionnels encore en activité. Selon le centre, le principal frein reste le manque d'information sur ces métiers.

88 %

C'EST LE TAUX DE SURVIE NETTE À 5 ANS DES FEMMES AYANT REÇU UN DIAGNOSTIC DE CANCER DU SEIN ENTRE 2010 ET 2015. IL ÉTAIT DE 80 % POUR CELLES DIAGNOSTIQUÉES ENTRE 1989 et 1993, TÉMOIGNANT D'UNE AMÉLIORATION AU FIL DU TEMPS.

(Source : institut national du cancer)



© WirebreakMedia/Micro/Adobe Stock

ELLE A DIT

« Pour la première fois nous allons disposer d'un fonds dédié aux Outre-mer. Ce n'est pas une subvention, c'est un investissement. Nous allons chercher des entreprises et des projets économiquement solides, dans lesquels on investit parce qu'on croit à leur réussite [...] qui doit aussi produire du résultat sur le territoire. C'est ça le sens du fonds à impact, chercher à la fois la rentabilité et le rendement. »

Naïma Moutchou, ministre des Outre-mer, le 1^{er} octobre 2026, lors de la première édition de l'événement Choose Outre-mer, à Paris.



© Ministère des Outre-mer - DICOM



© Chasamran Studio/Adobe Stock

GUADELOUPE

LA RELÈVE DES JEUNES TALENTS

Le conseil départemental de la Guadeloupe lance une nouvelle édition de StArt, destinée aux artistes de moins de 30 ans souhaitant se professionnaliser. Six disciplines sont ouvertes (musique, danse, théâtre, arts visuels, audiovisuel et cinéma, et, pour la première fois, la mode et le design). Les participants sélectionnés bénéficieront d'une formation et les lauréats d'une dotation pouvant atteindre 10 000 euros. Les candidatures sont ouvertes jusqu'au 31 octobre 2026 (inscriptions sur START.GP).

GUADELOUPE

IMAGINONS L'APRÈS-PATRIARCAT !

Présenté pour la première fois à Paris en 2025, le musée national du patriarcat (MNP) est devenu itinérant en 2026. Il s'agit d'un projet de musée éphémère, satirique et immersif, créé par l'association féministe En avant toute(s). Après une étape en Martinique en février, l'exposition fera escale du 10 au 24 octobre 2026, en Guadeloupe à la Galerie l'Art s'en mêle au Gosier, avant de rejoindre Saint-Barthélemy du 24 octobre au 6 novembre. Le public sera transporté en 2135, dans un monde où le patriarcat appartient au passé, à travers un parcours mêlant humour, émotion et réflexion. Les fonds recueillis financeront les actions de l'association contre les violences sexistes et sexuelles.



© Nicola/Adobe Stock

CARAÏBES

LA GRANDEUR DE LA NATURE D'ARUBA

Aruba, île néerlandaise des Caraïbes, est désormais entièrement classée réserve de biosphère par l'UNESCO. Elle devient le deuxième territoire au monde (le premier est São Tomé-et-Príncipe, État insulaire du golfe de Guinée) à bénéficier de cette reconnaissance sur l'ensemble de sa superficie, valorisant ainsi la protection de sa biodiversité et son engagement en faveur du développement durable.

CARAÏBES

TOURISME DE DEMAIN

Du 5 au 9 octobre, la république du Guyana a accueilli la conférence sur l'état de l'industrie touristique de la Caraïbe. Organisé par l'organisation du tourisme de la Caraïbe (OTC), ce rendez-vous régional a réuni les acteurs du secteur autour d'un tourisme plus intelligent, durable et inclusif. L'événement intervient dans un contexte favorable puisque les arrivées touristiques dans la Caraïbe ont progressé de 2,5 % en 2025, pour atteindre 35 millions de visiteurs.

OUTRE-MER

CAP NORD

Et si les prochains visiteurs des Outre-mer venaient du nord de l'Europe ? Organisé à Paris mi-septembre, le troisième atelier Outre-mer a réuni 44 tour-opérateurs représentant huit marchés européens. Les destinations ultramarines souhaitent séduire une clientèle au pouvoir d'achat élevé, prête à voyager loin et sensible aux enjeux environnementaux. Le transfert des vols ultramarins d'Air France d'Orly à Roissy semble déjà porter ses fruits : d'avril à août, les réservations depuis l'Europe du Nord vers les départements d'Outre-mer ont progressé de plus de 65 %.



© Oscar/Adobe Stock

ANTILLES

CRÉOLES EN FÊTE

Durant tout le mois d'octobre, la Guadeloupe et la Martinique célèbrent leurs langues et cultures créoles. Rencontres, spectacles, ateliers, dictées et animations doivent rythmer les deux territoires pour favoriser la pratique et la transmission du créole. Ces manifestations convergeront vers la journée internationale de la langue et de la culture créoles, célébrée le 28 octobre. Les programmes détaillés seront dévoilés par les collectivités et les différents organisateurs.

À L'ÉCOLE AVEC KÉNI PIPEROL

EN PLEINE PRÉPARATION DE SA DEUXIÈME ROUTE DU RHUM - DESTINATION GUADELOUPE, KÉNI PIPEROL A RENCONTRÉ LES ÉLÈVES DE QUATRE ÉCOLES. À MASSABIELLE 2, AUX ABYMES, LE SKIPPER GUADELOUPÉEN A PARTAGÉ SON QUOTIDIEN EN MER, SON PARCOURS ET LES VALEURS QUI LE PORTENT.

Texte Sarah Balay - Photo Lou Denim



Kéni Piperol, skipper Class40, face aux élèves de Massabielle, le 3 septembre 2026

« Dis-nous, Kéni... En pleine mer, sur ton bateau, comment tu fais tes besoins ? » La question a le mérite d'être directe et surtout de venir du cœur ! « Eh bien, je n'ai évidemment pas de toilettes à bord, répond le skipper, un peu décontenancé par cette entrée en matière. J'ai un seau prévu à cet effet et je jette ensuite le tout par-dessus bord. » La réaction à la fois indignée et amusée des élèves est presque aussi drôle que la question... Cette scène des plus cocasses se déroule jeudi 3 septembre 2026, dans la cour de l'école privée Massabielle 2, aux

Abymes. En lice pour sa deuxième Route du Rhum - Destination Guadeloupe, dont le départ sera donné le 1^{er} novembre, Kéni Piperol effectue, en cette semaine de rentrée, une tournée pédagogique dans quatre établissements de l'archipel. Avant de repartir dans l'Hexagone pour poursuivre sa préparation, le skipper guadeloupéen de 30 ans souhaite faire découvrir la voile de compétition et le sport de haut niveau aux plus jeunes, tout en valorisant la persévérance, les métiers de la mer et la fierté guadeloupéenne.

Une haie d'honneur en musique

Très attendu par les centaines d'élèves de Massabielle, Kéni Piperol reçoit, dès son arrivée, un accueil digne des plus grands champions. Sous un soleil accablant, les enfants, de la maternelle au CEL, vêtus de leur uniforme bleu marine et blanc, forment une haie d'honneur en musique et en chanson. Les plus grands l'attendent sous le préau, où son apparition déclenche des cris et des tonnerres d'applaudissements. « Cela fait vraiment chaud au cœur de voir toute cette ferveur chez les jeunes, confie le navigateur. J'ai été sincèrement impressionné. C'est une excellente façon de faire le plein de force et de se motiver pour la compétition ». Pendant près d'une heure, le sportif se prête au jeu des questions-réponses. Une traversée de l'Atlantique en solitaire à bord d'un Class40 a de quoi impressionner, mais surtout intriguer : que mange-t-il en mer ? Comment fait-il sa toilette ? Peut-il dormir alors qu'il est seul aux commandes ? Que se passe-t-il en cas de tempête ou d'avarie ? Comment s'entraîne-t-il ? Captivés, les élèves écoutent attentivement chacune de ses réponses. À travers les aspects très concrets de la vie à bord (nourriture lyophilisée, rationnement de l'eau, micro sieste de 20 minutes maximum, etc.), ils découvrent les exigences de la navigation. Un échange riche et

LANMÈ, saison 2: ▶

UN HORS-SÉRIE CONSACRÉ À LA ROUTE DU RHUM

En novembre 2026, la Route du Rhum - Destination Guadeloupe fera une nouvelle fois vibrer l'archipel. Pour accompagner cet événement, Ewag publiera *Lanmè*, saison 2, un hors-série consacré à la célèbre transatlantique et à l'univers maritime guadeloupéen. Ce numéro mettra également en lumière, les femmes, les hommes et les initiatives qui font vivre la mer, avant, pendant et après la course.

vivant, qui vaut certainement bien des cours théoriques.

Une graine semée à l'âge de 8 ans

Pour Kéni Piperol, ces échanges sont aussi une manière de transmettre à son tour ce qu'il a reçu enfant. « C'est aujourd'hui que l'on construit la jeunesse qui pilotera la Guadeloupe dans quelques années. Il est donc important de lui inculquer certaines valeurs, de susciter sa curiosité et, à travers ce que je fais, de lui montrer un exemple concret ».

Le skipper conserve en mémoire une rencontre qui a profondément marqué son propre parcours. Il avait huit ans lorsque Claude Thélér, de retour de la Route du Rhum, avait lui aussi entrepris une tournée dans les écoles. Quelques élèves avaient alors été invités à monter à bord de son bateau. Kéni Piperol était de ceux-là. « J'ai eu la chance incroyable de tirer deux bords entre Port-Louis et Morne-à-l'Eau. Je m'en souviens comme si c'était hier. Depuis, Claude est devenu un ami, un conseiller et un mentor. Deux ou trois ans après cette rencontre, mon père m'a inscrit dans un club de voile. Cette expérience a planté une graine qui a germé et qui a



© Vincent Olivaud

Au départ de sa première Route du Rhum-Destination Guadeloupe, en 2022

contribué à faire de moi l'homme que je suis aujourd'hui. »

L'objectif de ces interventions n'est pas nécessairement de faire naître de futurs navigateurs, mais d'inciter chaque enfant à repérer et à cultiver ses propres aptitudes. « Chacun possède une passion ou un talent. Il doit apprendre à le développer et à être attentif aux signes que la vie place sur son chemin. Mais les jeunes doivent aussi comprendre que rien n'arrive facilement : il faut du travail, de la persévérance et des sacrifices. » Derrière le sportif médiatisé se cache en effet un homme qui travaille, réfléchit et cherche constamment à progresser. « Ce n'est pas un long fleuve tranquille. J'essaie chaque jour d'être la meilleure version de moi-même », souligne-t-il.

Une aventure à suivre toute l'année

Organisée par l'association des parents d'élèves de l'école (APEL) et l'équipe éducative, cette rencontre donne le coup d'envoi d'une série d'actions prévues tout au long de l'année. « Nous allons travailler autour de plusieurs thématiques : le dépassement de soi, l'histoire, mais aussi la géographie, l'écologie, la mer et les espaces protégés, explique Aurélie Nuissier, trésorière de l'APEL. Nous prévoyons également

de nous rendre au village d'arrivée de la course et d'emmener quelques élèves à Saint-Malo pour assister au départ. Nous avons choisi de soutenir Kéni parce qu'il est jeune et qu'il porte des valeurs auxquelles nous sommes également attachés. » Durant la traversée, les élèves pourront suivre la progression du navigateur et entretenir une correspondance avec lui, grâce à des courriers, des dessins et des vidéos. Une manière de prolonger l'échange au-delà de cette seule

rencontre et de vivre l'aventure à ses côtés, au fil de l'eau.

Bouquet de fleurs, dessins d'enfants, T-shirts, mug et quelques selfies avec les parents : Kéni Piperol repart de Massabielle les bras chargés de cadeaux et d'encouragements. « Nous avons apposé notre emblème, Notre-Dame de Lourdes, sur nos présents afin qu'elle porte chance à Kéni pendant la course », sourit la directrice, Céline Dartron-Ramlall.

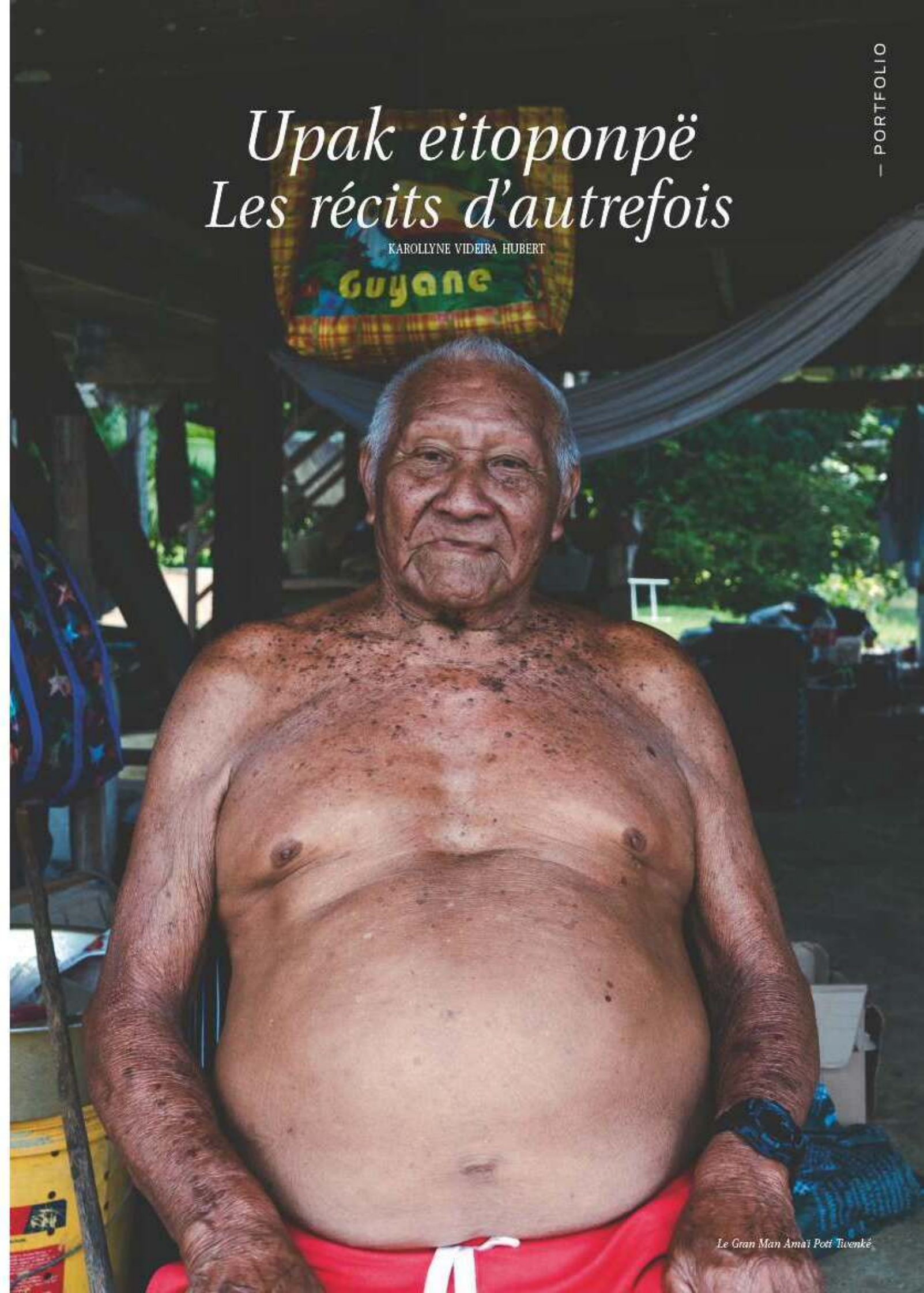
Kéni Piperol vise le top 15

Kéni Piperol prendra le départ de sa 2^e Route du Rhum - Destination Guadeloupe le 1^{er} novembre 2026, à Saint-Malo, dans la catégorie des Class40, l'une des flottes les plus dynamiques de la course. Lors de sa première participation, une avarie l'avait contraint à faire escale en Espagne pour effectuer une réparation.

Il avait finalement terminé à la 37^e place. Cette année, le skipper guadeloupéen ambitionne d'intégrer le top 15. Mis à l'eau en 2023, son bateau, le Class40 Maverick - DRÉPAVOILE arbore une création du street artiste guadeloupéen Pock. Via ce projet, Kéni Piperol met également son aventure au service de la lutte contre la drépanocytose, première maladie génétique en France et enjeu majeur de santé publique aux Antilles. Une façon d'affirmer son engagement et son ancrage territorial. À l'issue de la course, la voile du bateau sera recyclée par l'entreprise guadeloupéenne Wax Islands pour donner naissance à des objets originaux. Leur vente permettra de collecter des fonds au profit de l'APIPD (association pour l'information et la prévention de la drépanocytose).

Upak eitoponpë Les récits d'autrefois

KAROLLYNE VIDEIRA HUBERT



Le Gran Man Amaï Poti Tienké



Le tukusipan de Taluen, carbet communautaire au cœur du village

UN PHOTOREPORTAGE AVEC LE WWF M'A MENÉE À TALUEN (COMMUNE DE MARIPASOULA), SUR LE HAUT-MARONI. UN MOMENT RARE M'Y ATTENDAIT. JEAN-PHILIPPE LEFÈVRE, DIRECTEUR DE L'ENGAGEMENT DU WWF, FAISAIT LUI AUSSI PARTIE DU VOYAGE. AVANT SON DÉPART, SON PÈRE, LE JOURNALISTE CADREUR CLAUDE LEFÈVRE, LUI AVAIT RACONTÉ SON PASSAGE EN GUYANE ET MONTRÉ LES PHOTOS QU'IL AVAIT PRISES, AU MÊME ENDROIT, 60 ANS PLUS TÔT. CE JOUR-LÀ, SOUS LE TUKUSIPAN, JEAN-PHILIPPE A DÉVOILÉ LES PHOTOS, SOUS LE REGARD ÉMU DU GRAN MAN AMAÏ POTI TWENKÉ. « JE ME SOUVIENS DE CE JEUNE PHOTOGRAPHE », A DÉCLARÉ LE VIEIL HOMME, EN DÉCOUVRANT CES ARCHIVES POUR LA PREMIÈRE FOIS. LA MÉMOIRE AVAIT PRIS LA PIROGUE, ELLE AUSSI...

Jean-Philippe Lefèvre feuillette avec le Gran Man Amaï Poti Twenké les photographies que son père Claude Lefèvre a rapportées de son passage à Taluen. Le Gran Man reconnaît des visages



Amaï Poti Twenké et sa femme, sous le tukusipan de Taluen



Deux enfants du village devant la restitution des Gardiens du Haut-Maroni



Archives Claude Lefèvre



Archives Claude Lefèvre



Al-Qaida, notre piroguier pendant tout le séjour, entre Maripasoula et Taluen



En arrivant au village, nous avons été invités à faire le tour des lieux. Ici, l'un des représentants coutumiers nous montre fièrement l'album du photoreportage réalisé il y a quelques années par Rémy Pignoux. Le village y tient beaucoup : une façon, je crois, d'archiver sa propre culture. Aujourd'hui retraité, ce médecin généraliste et infectiologue tropicaliste reste très engagé auprès de Taluen et du Haut-Maroni, où il est profondément aimé et respecté

Franco-brésilienne, Karollyne Videira Hubert a grandi entre le Brésil et la Guyane avant de poser ses valises à Paris. En chemin, Londres, São Paulo et les Antilles lui ont appris à écouter, observer et raconter dans plusieurs langues. Aujourd'hui basée en Guyane, le photojournalisme et les sujets socioculturels sont ses terrains de prédilection, là où l'art et le reportage se rencontrent. Le photoreportage « Upak » est né de cette sensibilité.

REMERCIEMENTS

Merci au Gran Man Amaï Poti Twenké et à sa famille, au chef coutumier Patrick Twenké, à Al-Qaida, notre piroguier, et à sa femme, aux Gardiens du Haut-Maroni, à Jean-Philippe Lefèvre pour les archives paternelles, aux équipes du WWF Guyane (Laurent Kelle et Clément Villien), et à la mémoire des passages qui ont précédé.

À L'AGENDA !

CE MOIS-CI LA RÉDACTION VOUS PROPOSE UNE SÉLECTION DE SORTIES CULTURELLES. DES MANIFESTATIONS À VENIR OU DES RETOURS SUR DES ÉVÉNEMENTS QUI VIENNENT DE S'ACHEVER ET QUE L'ON SOUHAITE PROLONGER.

Texte Floriane Jean-Gilles

Zoom sur le dispositif « Ébullition Guyanaise »

« Il s'agit d'un dispositif sensoriel permettant de comprendre autrement une photographie. À partir de différents ateliers liés aux sens, le public est amené à découvrir une photographie pas à pas. Ce dispositif multisensoriel s'inscrit dans une démarche d'accessibilité et d'adaptation, afin que chacun puisse appréhender les œuvres par différents sens et différentes formes d'expérience.

Le dispositif a été conçu à partir d'une photographie de la série *Kalalou*, réalisée par l'ethnobotaniste Marc-Alexandre Tareau et le photographe Karl Joseph, qui explore les relations entre les plantes du territoire guyanais et les populations afro-descendantes. Ce dispositif a été créé avec l'aide d'Isabelle Saussol, consultante en projet éducatif et culturel. Nous l'avons testé avec plusieurs publics.

« Ébullition Guyanaise » est pensé pour être mis gratuitement à disposition de structures médico-sociales, médico-éducatives et d'établissements scolaires, afin de leur permettre de proposer des expériences de découverte des œuvres adaptées à leurs publics. Il est conçu pour être utilisé en autonomie par les éducateurs, animateurs et professionnels des structures. Il comprend tout le matériel nécessaire à la réalisation des ateliers, ainsi que des fiches ressources autour de l'œuvre, de la lecture d'image et de l'œuvre gravée, une bande sonore, etc. Les professionnels pourront être formés à son utilisation, et des interventions de la MAZ pourront également être mises en place en complément. L'idée est donc de proposer un outil qui permette de rendre la médiation photographique plus accessible, tout en donnant aux professionnels les ressources nécessaires pour faire vivre le dispositif eux-mêmes auprès de leurs publics. »

Océane Larssonneur, coordinatrice du dispositif « Ébullition Guyanaise ».



« 40 % de l'humanité vit aujourd'hui sous les tropiques »

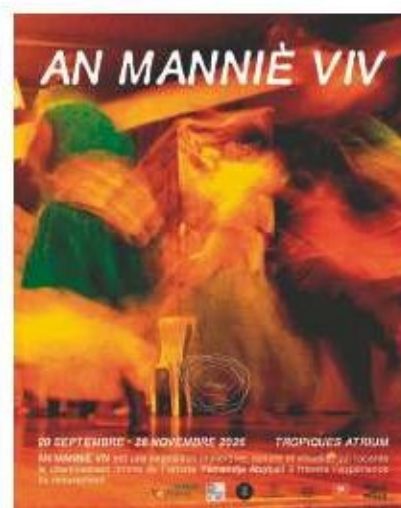
L'exposition « Reclaiming Tropical Modernism » présentée à la COP30 commence sa tournée en Guadeloupe. Pensée comme un dispositif itinérant, elle circulera aussi en Martinique. L'ambition est de remettre la relation harmonieuse avec l'environnement au cœur de la conception des bâtiments, en climat tropical.

RECLAIMING TROPICAL MODERNISM

Du 19 septembre au 18 octobre 2026
Fort Delgrès



EXPOSITIONS



3 QUESTIONS À

Yémendja Abatuci, artiste sonore

Comment avez-vous décidé de mettre le son au cœur de votre pratique artistique ?

Ça fait une dizaine d'années que je fais de la création sonore. J'ai commencé la pratique du son par la radio en animant des émissions dans des radios associatives. C'était un espace où je me sentais à l'aise parce qu'il me permettait de m'exprimer sans être vu. J'ai ensuite décidé de faire mes propres créations. Le but à ce moment-là, c'était un peu de faire du podcast. J'en ai réalisé quelques-uns que je n'ai finalement pas diffusés très largement car j'ai longtemps eu du mal à me sentir légitime. Et c'est vraiment mon arrivée en Martinique qui m'a permis de reconnecter toutes les parts de moi, de me sentir à ma place, de me sentir légitime. Et du coup, d'exister en tant qu'artiste. J'ai aussi toujours écrit. Et je pense que l'écriture, chez moi a toujours été à la croisée entre la poésie et l'écriture thérapeutique. J'écris beaucoup pour garder des traces. Et ça me permet après de revenir sur d'autres époques, d'autres versions de moi et de voir le cheminement. C'est vraiment ce qui est présenté, là, dans l'exposition. C'est un cheminement.

D'où le motif de la spirale ?

Exactement. Ce que je raconte est un mouvement. C'est l'évolution du rapport à mon corps, à mes identités, à ma culture à travers ma pratique de la danse notamment. Car le mouvement est aussi l'essence même de la danse. La structure en spirale permet de faire un pas après l'autre, comme moi. J'ai fait un pas après l'autre, d'une danse à l'autre. Il y a aussi dans la spirale une dimension d'infini. Ce parcours-là n'est jamais terminé, mais je peux en montrer un morceau. Le plus gros de mon travail a été cette installation en spirale ornée de perles. Quand on m'a proposé d'exposer ici, je me suis ensuite demandé comment habiter la pièce. Le travail scénographique a été coréalisé avec Eva Augustine.

C'est une exposition qui se vit plus comme une expérience que comme une exposition seulement à regarder.

L'exposition est composée en fragments, qu'est-ce que cela dit de vous ?

J'ai une âme d'archiviste, j'aime beaucoup collecter des affaires, garder des petites choses. Ça me vient aussi de ma mère. Vous verrez, dans l'exposition, beaucoup de petites choses qui ont été ramassées, comme la sphère recouverte de verre poli. On en a ramassé tous les morceaux. Avec les sons, c'est un peu la même chose. Je crée des archives sonores. Je vais souvent chercher des sons à enregistrer. Donc, j'ai créé une grande banque de sons. Et à partir de tous ces sons-là, qui vont être à la fois des bribes de voix, des récits, des sons de la circulation ou du marché, des sons de la nature, je crée des paysages sonores qui vont éveiller l'imaginaire. L'exposition est née de ces sons, les textes sont ensuite venus l'enrichir. Mais mon travail, c'est de raconter des histoires avec les sons. C'est vraiment à la croisée entre raconter des histoires et créer des archives. Mais les archives, pour moi, c'est aussi des histoires qu'on va pouvoir se transmettre.

AN MANNIÈ VIV

Du 29 septembre au 28 novembre 2026
Tropiques Atrium (Galerie André Arsenec)
Du mardi au vendredi : 9h-18h - Samedi : 9h-13h

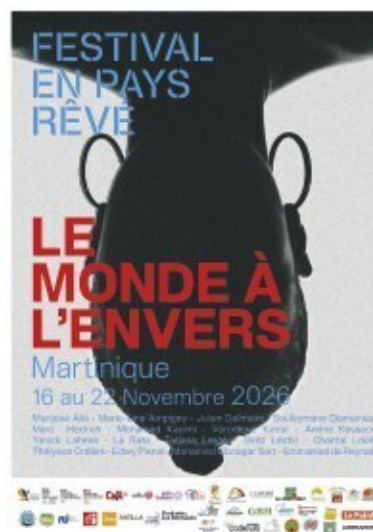


Structure en spirale de l'exposition *An manniè viv*, Yémendja Abatuci

FESTIVALS

Retour sur la 6^e édition du festival Lire au grand large avec Coline Rouge

« Cette année, nous avons choisi d'aller à la rencontre des scolaires en organisant des rencontres au sein des établissements. Plusieurs auteurs se sont déplacés dans les classes (élémentaires, collèges et lycées). Nous avons reçu un très bel accueil. Beaucoup d'enseignants avaient préparé la visite des auteurs avec leurs élèves, ce qui a nourri des conversations très intéressantes, je pense notamment à la question du consentement qui a été abordée autour de l'ouvrage de Fabien Arca, *TKT*, avec une classe du collège Aurélie Lambourde, aux Abymes. L'autre nouveauté était la *reading party*, organisée au Fort Fleur d'Épée. Nous n'avons pas reçu autant de monde que nous l'espérions mais nous renouvellerons l'opération car les personnes ont joué le jeu. L'idée était de se dire puisque nous pouvons être tous dans la même pièce et chacun sur son téléphone portable, alors nous pouvons également tous se retrouver pour lire. Donc chacun a apporté son livre. Nous en avons également mis à disposition. La manifestation a permis de créer du lien et un moment d'échange original. »

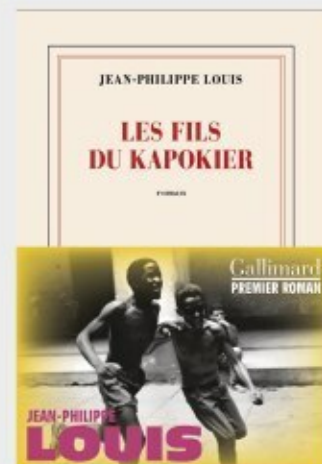


Le monde à l'envers

Le Festival en pays rêvé aura lieu du 16 au 22 novembre 2026. Parmi les auteurs invités, Edwy Plenel, Véronique Kanor, Mohamed Mbougar Sarr, Tèrèz Léotin, Amine Kessaci, Yanick Lahens... Le Festival avait commencé en mai dernier avec une programmation hors-les-murs rythmée par la visite du Dr Denis Mukwege. Programmation complète sur : festivalenpaysreve.fr.

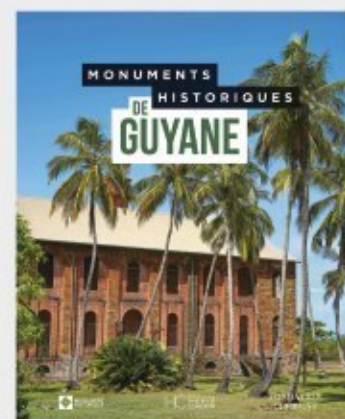
À DÉCOUVRIR

On suit, dans ce premier roman de Jean-Philippe Louis, les pérégrinations de Calixte et Anicet. Ils ont grandi en Guadeloupe, dans une vallée, au pied d'un kapokier. Mais, comme l'a dit l'auteur, dans une interview accordée à RFI : « Loin d'être un témoin muet des événements et des drames, l'arbre malade devient une métaphore du dysfonctionnement de la société guadeloupéenne, enfermée sur elle-même. »



Jean-Philippe Louis, *Les fils du kapokier*, éditions Gallimard, 224 pages, 2026

Il existe 94 édifices protégés au titre des monuments historiques en Guyane. Cet ouvrage retrace leur histoire à travers 130 photographies inédites et documents d'archive.



Monuments historiques de Guyane, éditions Hervé Chopin, 136 pages, 2026

Novembre/Décembre 2026



on apprenait à investir dans nos propres idées ?

Retrouvez tous nos contenus de l'année



Vous souhaitez communiquer ?
CONTACTEZ-NOUS

GUYANE
0694 26 55 61

GUADELOUPE / SAINT-MARTIN
0690 37 54 82 / 0690 27 82 22

MARTINIQUE
0696 07 62 64 / 0696 81 60 43



Une vie

de pro

La Fibre Pro

-15€⁽¹⁾
/mois
pendant 6 mois

puis 80€ HT/mois

Promo fibre de -15€ HT/ mois pendant 6 mois valable du 8 octobre au 18 novembre 2026 inclus en Guadeloupe, Martinique, Guyane, Saint-Martin et Saint-Barthélemy. Non cumulable avec d'autres remises (hors remise créateur). Engagement 12 mois. Détails et conditions sur pro.orangecaraibe.com.

(1) Offre réservée aux clients pro sous réserve d'éligibilité sur les offres internet Pro fibre à 80€ HT/mois hors réduction et Optimale Pro Fibre à 90€ HT/mois hors réduction + 5,00€ HT/mois de location Livebox pro. Test d'éligibilité disponible sur reseaux.orange.fr. En cas d'usage d'un boîtier Fibre optique avec la Livebox Pro, débit théorique montant limité à 1 Gbit/s. En cas d'usage de votre accès internet sur plusieurs équipements, les débits sont partagés. Débits théoriques sous réserve de l'utilisation des équipements compatibles (Livebox Pro compatible, câble Ethernet, ordinateurs et carte réseau). Plus d'infos sur orangecaraibe.com, 10/26 Orange SA au capital de 10 640 226 396 € - 111, Quai du Président Roosevelt - 92130 Issy-Les-Moulineaux - R.C.S Nanterre 380 129 86. Imaginé par nous, généré par IA.



Pro